

« Il y a chez nos contemporains qui vivent cette aventure de l'âge
une attente et une recherche spirituelles. Quelle chance à la retraite
de pouvoir regarder son passé, de le passer au crible du temps,
d'essayer parfois de l'écrire ! »

Henri Pousset

2010

AVANCER EN ÂGE DANS SON HUMANITÉ

L. A. C. - n° 257

Avancer en âge dans son humanité

Vieillir fait grandir

L'aventure de l'âge

La communion par diminution

Sommaire

● Éditorial Michel GROLLEAUD.....	1
● Vous êtes ma seule visite de la semaine par Marie-Christine MARTIN	3
● Viellir fait grandir ! par X.....	7
● Au déclin de la vie, un souffle de jeunesse par J. LESCUYER & J.-C. HOUOT	13
● Une porte se ferme, une autre s'ouvre par Marc FLIPO & Jean-Claude SAUVAGET	17
● Le poids d'une vie par Gersende de VILLENEUVE	25
● Vivre, c'est perdre et perdre, c'est vivre par Régis CHAZOT.....	29
● Le corps livré... au regard par Joseph THOMAS.....	35
● L'aventure de l'âge par Henri POUSSET.....	41
● La troisième tranche de vie par Alain de BROCA.....	47
● C'est à nous d'écrire leur testament par D. FONTAINE & P. CHAMARD-BOIS.....	53
● Pour une spiritualité du grand âge par Michel RONDET.....	61
● LIVRES REÇUS à la rédaction	66
● SOURCES <i>La communion par diminution</i>	67
● UN LIVRE - UN AUTEUR <i>Pourquoi le christianisme fait scandale</i>	71

Communauté Mission de France

LA "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations. Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Dominique FONTAINE

Responsable : Danièle COURTOIS

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique FONTAINE, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Christophe ROUCOU, Christelle SEGUENOT

Maquettiste : Florence MAYJONADE-CLAYETTE **Relecture** : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Sophie MAYJONADE **Photos** : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,58 €.

Dépot légal n° 458 - Décembre 2010

Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX

N° commission paritaire : 1109 G 85660



UNE cousine d'un certain âge me disait l'autre jour : « *ce n'est pas l'âge qui vieillit, c'est la maladie.* » Cette réflexion m'a surpris. En y réfléchissant, je me suis dit : ce ne sont pas ses parents, morts depuis longtemps, qui auraient parlé ainsi. Sans doute, ai-je pensé, songeait-elle à son mari, disparu il y a peu, et encore valide, à presque 96 ans. Mais aussi avait-elle en tête tel ou telle de ses proches à la santé soudain ébranlée avant l'âge de la retraite.

Ainsi, après un siècle qui, malgré des conflits et des folies meurtrières sans précédent, a vu à la fois une explosion de la population mondiale et une étonnante progression de la longévité humaine, avons-nous plus de mal, semble-t-il, à accepter de vieillir, même si, paradoxalement, nous sommes devenus plus conscients de la précarité de l'existence et de la fragilité de la planète.

Aussi, aborder un tel sujet sous l'angle du vieillissement ou, si l'on veut, des derniers âges de la vie, suppose beaucoup de tact, de bienveillance et de modestie. C'est bien ce qui ressort des divers témoignages qui ouvrent ce nouveau numéro. Au près des personnes âgées du milieu rural, qu'elle vient seconder dans leur vie quotidienne, Marie-Christine MARTIN a compris qu'au-delà des tâches qui lui reviennent, ces personnes ont surtout besoin qu'on les écoute, qu'elles ont des choses à dire, des souvenirs ou des regrets parfois jamais exprimés.

Il est des maladies particulièrement éprouvantes pour un vieux couple, ce sont les diverses formes de dégénérescence et de paralysie. C'est ce dont témoigne avec pudeur et délicatesse le gendre d'une famille dont le mari est hémiplégique depuis plus de six ans. Avec lucidité, il évoque les phases successives de la charge que représente une hospitalisation à domicile, avec un accompagnement périodique alterné des enfants et la présence de tous les instants de l'épouse, dont la fidélité, pour lui déconcertante, force son admiration.

La rencontre entre Jean LESCUYER, un ancien de la Communauté Mission de France, et son jeune confrère Jean-Christophe HOUOT apporte ici une bouffée d'oxygène, qui enrichit aussi bien l'un que l'autre. Quant à Gersende de VILLENEUVE, après avoir travaillé

« dans la gestion des ressources humaines, elle a décidé de se consacrer à l'écriture de la vie des gens ordinaires, ce qu'elle appelle « cueillir les mémoires de vie. »

Après ces témoignages, Régis CHAZOT, diacre permanent, nous livre des réflexions stimulantes, basées sur son expérience de travail en hôpital pour personnes âgées dépendantes. Joseph THOMAS, très au fait de la culture contemporaine, nous invite, à partir de grands films plus ou moins récents, à mieux découvrir les trésors d'humanité qui s'en dégagent.

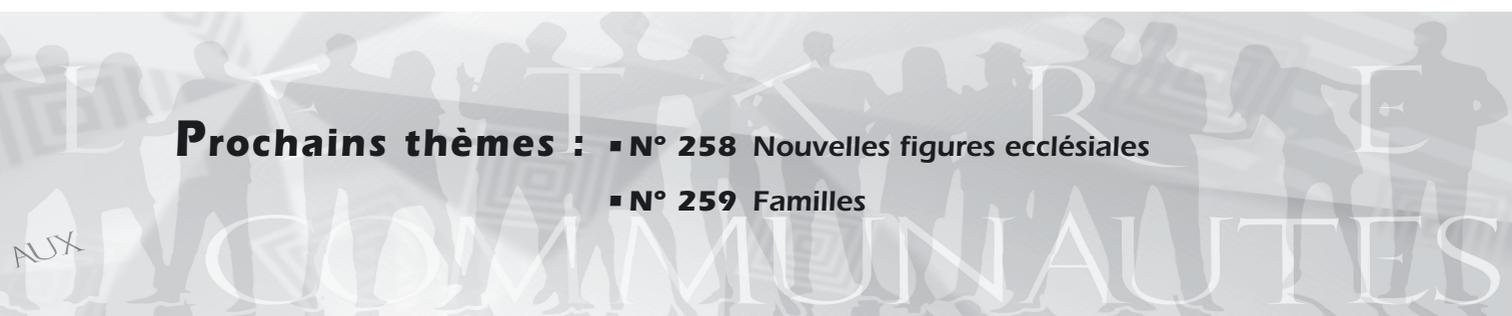
Viennent trois textes de réflexion. D'abord, Henri POUSSET dont la longue expérience en gérontologie nous aide à mieux comprendre la psychologie des personnes âgées et l'évolution des pratiques thérapeutiques dans ce milieu. Puis Alain de BROCA apporte une dimension philosophique à la vision de l'homme d'aujourd'hui, à la fois passionné de technique et non moins désireux de donner un sens à sa vie dans un monde en mutation. Viennent les « récits testamentaires », d'abord de Dominique FONTAINE à partir des chroniques aux richesses inépuisables, rédigées habituellement par l'équipe épiscopale pour annoncer la mort de tel ou telle membre de notre grande famille Mission de France. Et Pierre CHAMARD-BOIS poursuit cette relecture testamentaire en soulignant que le souci des rédacteurs, connus ou inconnus, des évangiles fut de dire comment Jésus avait transformé leur vie et avait fait d'eux des témoins de sa résurrection.

Tout naturellement, le jésuite Michel RONDET nous fait part de sa vieille expérience d'accompagnateur spirituel et d'écrivain. Vient alors la chronique fidèle de Jean-Marie PLOUX qui nous aide à redécouvrir la mystique visionnaire de Teilhard de CHARDIN à travers quelques pages lumineuses du « Milieu divin » sur la vieillesse et sur la mort. Enfin, Alain LE NÉGRATE nous entraîne dans la découverte du livre de Jean-Pierre DENIS, *Pourquoi le christianisme fait scandale*, qui pense qu'un « christianisme fragile » est seul capable de « sauver le réel ».

Michel Grolleaud
Pour le comité de la LAC

Prochains thèmes : ■ N° 258 Nouvelles figures ecclésiales

■ N° 259 Familles



Vous êtes ma seule visite de la semaine

par **Marie-Christine MARTIN**



Marie-Christine Martin fait partie de l'équipe de mission de Tours. Elle est auxiliaire de vie auprès de personnes âgées.

DANS ma vie professionnelle, j'ai d'abord travaillé comme travailleuse familiale, puis comme assistante maternelle. J'ai travaillé dans les écoles, avant de m'orienter vers les personnes âgées il y a cinq ans. J'aurai donc été en contact avec tous les âges de la vie.

Mon travail actuel est passionnant. On essaye de permettre aux gens de rester chez eux le plus longtemps possible. Je travaille en milieu rural, avec surtout des personnes dépendantes. Il y a le ménage, la préparation des repas, la toilette, l'accompagnement dans le quotidien. Il m'arrive de les emmener au marché. L'autre jour, j'y ai accompagné une dame mal voyante. Elle m'a surpris en disant : « Qu'est ce que cela sent bon !

Et il doit y avoir plein de couleurs, dites-moi les couleurs du marché. » Je suis alors la ravie de service, et cela donne du relief à ma vie.

Avec elles, je découvre qu'il faut prendre le temps de vivre. J'ai dix minutes pour faire une toilette alors qu'il en faudrait trente. J'ai un temps fixé pour le ménage, alors que la maison reste globalement propre. On est dans des tâches techniques et codifiées. On est dans un rapport financier, on doit justifier les sommes allouées. Mais ce dont les personnes ont besoin, c'est que je passe du temps avec elles. L'une d'elles me disait l'autre jour : « J'ai une "*flemmingite*" aiguë ce matin... J'aimerais jouer aux petits chevaux. » Je ne suis pas payée pour cela, mais je l'ai fait. En jouant avec elle, j'ai "produit" plus que si j'avais passé la serpillière dans sa cuisine qui était déjà propre. On provoque des besoins qui ne correspondent pas aux gens : il faut changer les draps souvent alors qu'elles n'ont jamais été habituées à cela. Il faut des douches régulièrement alors que se mouiller entièrement n'a jamais été leur habitude et que certaines ne se sont jamais dénudées complètement... même devant leur mari ! Pour l'une d'entre elles, la pomme de douche la révulse car elle lui rappelle le camp

de concentration... On nous demande du rendement. Moi, j'essaye d'être à l'écoute de leurs besoins réels, d'être disponible. Les gens ont besoin de parler. Je leur parle en passant le balai, je refuse d'être un robot, une machine à nettoyer.

Et quand on les écoute, on ne peut soupçonner la richesse de ce qu'elles ont en elles. Tout ce qu'elles me racontent de leur vie est un cadeau inestimable. Je découvre la vie des gens de mon milieu d'il y a plusieurs générations : les femmes au lavoir avec leur brouette, les conditions de vie rudes, mais aussi la convivialité et l'entraide : les jours de lessive étaient une vraie fête. C'est toute leur vie qu'elles me racontent, c'est leur richesse qu'elles me partagent. Elles ont encore beaucoup à donner.

Les marques de l'âge sont de belles marques, les visages ridés sont les plus beaux visages, ils portent la marque des ans. J'aime faire les toilettes le matin, ce sont des moments forts de dialogue, où on est "à nu". Certaines me font remarquer combien elles sont tordues et qu'elles ont du mal à l'accepter. Je leur dis alors : « Quand je vous vois, je me vois demain ». Et c'est bien vrai, cela arrivera très vite ! Ces derniers temps, j'ai été malade et j'ai souffert physiquement. J'ai senti

alors que ces personnes âgées me “*boostaient*”. La vapeur s’est inversée. Elles m’ont aidée, alors que mon travail est de les aider. Dans cette fraternité qui s’instaure, je sens le travail de l’Esprit Saint. Pour l’avoir vécu, j’ai pris conscience de la dépendance. À un moment tu es obligé de t’abandonner, tu as besoin des autres, tu n’as pas le choix. Est-ce que j’accepterai qu’on me fasse lever à 7h30 un jour où je serai percluse de rhumatismes, qu’on me fasse un menu que je n’aime pas, qu’on me douche alors que je n’en ai pas envie ? Et depuis que j’ai vécu moi-même l’expérience d’une hospitalisation, j’y suis doublement sensible. Au lendemain d’une opération, où l’on ne peut pas bouger, qu’il vous faut sortir du lit avec les vêtements d’hôpital qui ne vous couvrent qu’à moitié le corps, devant un jeune soignant qui pourrait être mon fils, j’étais mal à l’aise pour lui et j’ai ressenti comment on peut être déshumanisé. Et dans mon travail, chaque jour, pour les toilettes, je mesure mieux ce que cela représente pour les personnes confrontées à cette situation, des personnes de 90 ans en moyenne, mutilées, déformées ou handicapées à cause de la maladie. Je leur dis : « Je sais bien que je suis une gamine pour vous, et que ce n’est

pas facile ». L’humour peut désamorcer une dramatisation. Très souvent, les malades me disent : « heureusement que c’est vous qui venez, je ne pourrais pas accepter que ce soit ma fille ou ma belle-fille, vous je sais que c’est votre travail. »

Alors j’essaye de décrypter ce dont elles ont vraiment besoin et ce qu’elles désirent. J’ai des contraintes de temps, mais j’essaye de privilégier la relation. On ne meurt pas d’avoir de la poussière sur son buffet, mais on meurt du manque de relations. Moi je cours tout le temps, mais quand une dame me dit : « Vous êtes ma seule visite de la semaine », je suis obligée de m’arrêter et de l’écouter. L’écouter raconter sa jeunesse, c’est la rendre encore vivante.

Certaines attendent la mort. Elles savent que je suis chrétienne. À une personne qui me dit : « Mais pourquoi le Bon Dieu ne vient pas me chercher ? », j’ai répondu : « Mais ce n’est pas possible qu’Il vienne vous chercher, vous faites tellement le bazar ici, qu’il a trop peur que ce soit le bazar là-haut ». En me regardant, elle me dit : « Parce que vous le connaissez, vous » ? Je lui réponds : « Je le connais bien, c’est un compagnon de route, oui, et depuis assez longtemps... » Et

nous avons bien ri. Je subodorais, dans ses lectures, que je pouvais lui dire cela. Je pense que ce dialogue a dédramatisé la situation. Et maintenant, elle dit : « De toute façon je ne suis pas près de mourir, on m'a dit que le Bon Dieu ne voulait pas de moi parce que je ferais le bazar là-haut ! »

D'autres personnes me disent : « Qu'est ce qu'il fait votre bon Dieu ? » Elles me tendent une perche. Alors j'entame le dialogue. L'une d'elle m'a dit un jour : « Si vous vous occupez des vieux comme moi, c'est qu'il y a quelque chose... » Une autre me parlait de ses petits-enfants au chômage : « Non, ce ne sont pas des fainéants ! » Elle exprimait là sa foi. Il y en a qui me disent qu'elles prient. Pour elles, la vieillesse, c'est pouvoir utiliser son temps utilement, par exemple en priant. Pour moi, ces confidences

sont des cadeaux. Le dimanche à la sortie de la messe, on ne se dit pas souvent qu'il faut se donner du temps pour la prière !

Quand je fais les toilettes, je pense au Christ souffrant. Jésus crucifié s'est vu mourir, il a donné sa vie pour nous. Et moi, je leur dis : « Tout ce que vous avez fait au service de vos enfants, de vos petits-enfants, de votre mari, c'est toute votre vie que vous avez donnée. » Elles se sont consacrées à élever leurs enfants, à tenir leur maison, à accompagner un époux pas toujours facile. Leur vie, elles l'ont déjà donnée.

Alors dans ma propre prière, je dis souvent la parole de Jésus : « Père je te rends grâce : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout petits. » Et j'ajoute : « Merci si j'ai pu être l'instrument de ta tendresse et de ton amour ! » ■

Vieillir fait grandir !

par X

La délicatesse et la réserve impliquent parfois un certain anonymat. Par respect pour l'épouse et les beaux-parents de l'auteur, les prénoms ont été changés.

QUAND j'ai épousé Gabrielle, je suis entré dans une famille de filles ! Mon beau-père a vécu longtemps entre sa femme, sa mère (qui a terminé sa vie avec eux) et ses quatre filles. Ce ne fut pas difficile de m'y sentir à l'aise, il manquait des garçons... Des liens particuliers se sont tissés avec mon beau-père quand il m'a "embauché" pour animer le camp d'aumônerie dont il était le directeur. Complicité dans l'animation des jeunes et dans la foi.

Albert et Lucie ont aujourd'hui 88 et 81 ans, ils habitent toujours dans la petite maison qu'ils ont achetée il y a 50 ans. Albert a eu un AVC (Accident Vasculaire Cérébral) il y a maintenant six ans et demi. Il est resté hémiplégique, en fauteuil, très dépendant.

Un dispositif d'aide a été mis en place (infirmier, kiné, orthophoniste, aide à domicile...) qui fonctionne pendant la semaine. Pour les week-ends, il a été décidé que chacune des filles en 'assurerait' un à tour de rôle, toutes les quatre semaines. Nous allons donc chez eux un week-end par mois, depuis le printemps 2004.

Trois phrases vont guider mon récit, une de ma belle-mère, une de mon beau-père et une de moi-même. Elles révèlent les liens qui nous unissent tous les trois, et leur évolution avec le temps. Elles me permettent de continuer cet accompagnement en y trouvant du sens. Elles creusent en moi, toujours plus profondes, des racines d'humanité.

Lucie : « *Mon mari, ce n'est plus mon mari, mais c'est mon mari !* » Phrase étrange, qui dit à la fois une chose et son contraire, phrase plusieurs fois entendue.

Et pourtant, c'est juste. Albert a le même visage depuis toujours, à peine ridé, on le reconnaît sur toutes les photos. S'il n'était dans son fauteuil, si son hémiplégie ne tirait pas son visage vers le côté, si... on trouverait qu'il n'a pas changé. C'est bien le mari de Lucie.

Et pourtant, cet homme n'est plus du tout le même. Il n'a plus les mêmes centres d'intérêt, le souci des uns et des autres, le besoin de sortir, de s'aérer. Ce "prof de math" consciencieux à l'excès, syndicaliste de l'enseignement catholique, militant et marcheur infatigable, est méconnaissable. Une longue dépression, la vieillesse et l'AVC l'ont rompu. L'exclamation de Lucie percute mon regard sur Albert, « ... *mais c'est mon mari !* » Pas de remords ni de regret dans le ton, mais une évidence. Elle le reconnaît comme celui avec qui elle a lié son existence il y a 59 ans.

Aveuglement ou fidélité ? Aveuglement, certainement pas. Lucie sait bien comme il faut attendre l'infirmier pour que son mari se lève, parfois à midi, elle ne peut le faire seule. Elle sait bien que c'est l'infirmier qui lavera, rasera, habillera et installera Albert sur son fauteuil roulant. Elle sait bien que chaque repas est un combat, Albert a perdu le goût et ne peut manger seul. Elle sait bien que toute la journée, et même la nuit, toutes les nuits, il l'appellera sans cesse, pour tout et pour rien, pour ses besoins élémentaires et pour sa simple présence. Ce n'est pas de l'aveuglement mais sûrement une fidélité "jusqueboutiste".

Lucie est avec Albert, c'est comme ça, c'est comme ça depuis leur jeunesse, depuis la naissance de leurs filles, depuis la retraite et les chemins de saint Jacques, depuis la vieillesse et la maladie. Lucie a toujours parlé de "son mari", a toujours eu des paroles rassurantes, des gestes de tendresse envers lui, une présence forte. Il s'est appuyé sur elle comme elle s'est appuyée sur lui. Le handicap, les difficultés quotidiennes, la fatigue et la lassitude, sa propre santé (81 ans) ne la détourne pas de son choix d'épouse. Elle est insupportable et admirable, tellement attachée à lui qu'elle balaie le reste d'un revers de la main. Ses filles ? Elles n'ont qu'à l'aider puisqu'elle n'y arrive pas toute seule. Une autre solution de prise en charge ? Elle ne veut pas être séparée de lui, ni le "placer" dans une maison médicalisée (« Il serait déjà mort »). Les médecins ? Elle discute pied à pied avec eux pour qu'ils rédigent les ordonnances qu'elle voudrait... Quelle énergie ! Entièrement vouée à son mari.

Elle s'accorde quelques échappées, rares et précieuses, quelques heures pour le mariage d'un petit-fils, quelques heures aussi pour les 50 ans d'une de ses filles, quelques heures encore pour aller au cinéma voir "Des hommes et des dieux".

Albert : « *M'en fous !* » C'est sa phrase récurrente, à tout propos, l'expression d'un éloignement progressif, d'un détachement des réalités qui l'entourent.

Albert ne pense qu'à lui, il n'est préoccupé que de lui-même, et le reste lui est bien égal. Cela saute aux yeux dès le premier abord, mais il faut peut-être regarder plus loin, plus profond. Beaucoup de mots, de phrases ont disparu, l'orthophoniste a essayé de l'aider à reconstruire son langage, mais il ne reste que des "mots-phrases", des silences, et ces "gros mots" qui reviennent tout le temps, sans doute plus par impuissance et dépit que par malveillance ou grossièreté.

Mon beau-père connaît bien sa famille, même s'il lui faut des trésors d'ingéniosité linguistique pour les évoquer. Il cherche à obtenir des nouvelles de ses petits-enfants, leurs conjoints, les situations et les projets. Il se fait du souci pour eux ! Les mots lui manquent et il se désespère de ne pas les voir tous, plus souvent. Il dit qu'il ne les reverra plus, qu'il est « foutu ».

Albert garde un réseau social vivant, c'est la messe du samedi soir, à la paroisse. Il ne peut y aller chaque semaine, faute de bras pour pousser le fauteuil jusqu'à l'église. Mais à l'arrivée,

à chaque fois, l'accueil qui lui est réservé est bouleversant. Quel homme a-t-il dû être pour que chacun tienne à venir le saluer personnellement, lui serrer la main, lui toucher l'épaule ? Ce groupe fait vraiment communauté, et mes beaux-parents y sont en fraternité.

Albert s'éloigne-t-il de la vie, de sa vie, est-il tout entier et uniquement accroché à sa survie, ou bien a-t-il écarté de lui ce qui l'encombrait, ne lui paraissait plus essentiel ? Cette question, à laquelle je ne réponds pas, me permet de "tenir" la relation avec lui, si peu gratifiante. C'est à l'homme que j'ai connu "avant" que je voudrais faire référence, mais c'est bien mon beau-père d'aujourd'hui à qui je montre des photos de la vie familiale, à qui je rends service bien pauvrement, jusqu'à l'accompagner pour ses besoins naturels. Il m'amène à des situations que je n'aurais pas soupçonnées, ni désirées...

Benoît : « *Ça revient déjà !?* » C'est mon exclamation, chaque mois, spontanée et culpabilisante à la fois. Il faut encore y retourner, ce sera un week-end sans repos, avec Gabrielle qui ne dormira pratiquement pas, avec cet homme et cette femme, qui sont mes beaux-parents et

qui sont devenus "comme des enfants" dont il faut s'occuper et qu'il faut aider, accompagner. Nous ne sommes pas préparés à ce retournement dans la relation. Ce sont les parents qui, normalement, s'occupent de leurs enfants, et à la fin de la vie, cette demande paraît s'inverser ?

Je me retrouve témoin d'une situation que je supporte difficilement : la relation d'interdépendance de mes beaux-parents, la dégradation physique, les appels incessants d'Albert, la course éperdue de Lucie, ma pauvre présence... Qui voudrait de cette vie ? Et bien, moi, je suis sûr qu'ils n'en voudraient pas d'autre, accrochés l'un à l'autre, s'aimant par-dessus toutes ces barrières que nous pensons infranchissables. Je suis émerveillé, malgré les sentiments qui m'habitent, et qui me disent qu'il faut encore chercher d'autres solutions, qu'ils vont "dans le mur", qu'il n'est pas raisonnable de continuer ainsi, que nous n'en pouvons plus, que nous n'en voulons plus...

Mais Albert et Lucie sont au-delà du raisonnable, on a l'impression qu'ils régressent, qu'ils se rapetissent, pourtant je pense fortement qu'ils "grandissent" encore, ils mettent en actes des désirs, des volontés qui n'étaient pas encore révélées, ils font œuvre de folie et de sagesse,

en toute liberté. Les termes d'impotent (qui ne peut rien faire ?) ou d'invalidé (qu'on ne veut pas valider ?) me paraissent alors comme des "gros mots".

La fin de vie de mes beaux-parents nous fait faire un drôle de chemin, à nous leur famille, elle nous éprouve. Alors même qu'ils nous demandent de l'aide, et que nous la leur apportons, comme nous le pouvons, ce qui se passe là est loin de ce que nous pensions vivre. Notre

réflexion sur les solutions à envisager se trouve mise à l'écart, notre "sens du devoir" se trouve également mis à l'épreuve. Albert et Lucie restent maîtres de leur devenir, et chaque instant passé avec eux nous le montre.

Au beau milieu de mes sentiments mêlés, dans cette confusion des impressions et des expressions, au creux de mon impuissance même, mes mains vides de solutions s'ouvrent pour rendre grâce de ce dont je suis témoin et que je ne comprends pas ! ■



Photo d'Alain de Broca

Au déclin de la vie, un souffle de jeunesse

par Jean LESCUYER & Jean-Christophe HOUOT

Jean Lescuyer est prêtre depuis 60 ans, Jean-Christophe Houot est diacre en vue du ministère presbytéral depuis un an. Tous deux sont incardinés à la Mission de France.



À travers
les générations,
la mission
continue

Jean, prêtre-ouvrier dans le textile Troyen, retraité, vit en HML depuis une quarantaine d'années.

J'AI 85 printemps. Désormais je marche plus lentement. Je mange lentement. Je suis habitué par un diabète qui s'est attaché à moi depuis trente ans et qui me rappelle que la santé demeure un équilibre fragile. Cependant, je par-

cours avec une certaine joie les dernières étapes de mon existence avant de connaître la grande rencontre. Victime d'un cancer il y a trois ans, je croyais terminer mon voyage terrestre. C'est alors que le Grand arbitre me fit comprendre que c'est bien lui qui sifflait la fin de la partie. Il m'accordait les prolongations avec ce conseil : mets à profit le temps que je te laisse.

J'ai compris depuis que la retraite est une période qui nous donne plus de temps pour réfléchir, méditer, rencontrer les gens et les écouter. Méditant Saint Paul, comme lui, je ne perds pas courage et même si, en moi, l'homme extérieur tombe en ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Ce renouvellement se fait grâce à cette eucharistie quotidienne qui est pour moi ce rendez-vous avec le Seigneur.

Toujours fidèle, sa personne vivante me rappelle les exigences permanentes de cette mission à laquelle je participe depuis mon ordination. La retraite est pour moi une étape nouvelle dans cette rencontre avec ceux qui composent mon univers quotidien : habitants de la tour dans laquelle j'habite, rencontres des commerçants, repas au restaurant et toutes ces discussions fortuites qui permettent de ri-

ches dialogues inattendus et qui incitent à une conversion permanente. Rencontres réalisées au cours d'eucharisties dominicales avec des chrétiens qui m'aident à renouveler ma foi.

Merci Seigneur de m'avoir appelé à ton service et de m'aider à demeurer fidèle à l'amour que tu portes à ceux qui sont nos frères. ■



Au 8^e ciel de la tour C

Jean-Christophe, la trentaine, travaille dans les jardins de Cocagne depuis peu.

ARRIVÉ chez Jean Lescuyer au 8^e ciel de la tour C, je comprends que je ne suis pas venu là-haut pour capter radio Nostalgie. Autour d'une table, Jean me partage ce que son quotidien a de neuf, de beau, de vrai. Sa naissance n'est plus derrière lui, mais tous les matins devant lui. Au pied de son HLM, il recherche en bas les réalités d'en haut. À ce moment-là,

je le rejoins. Tous les deux, nous avons la même fougue, celle d'être auprès des oubliés pour être signe que Dieu n'oublie personne. Eux aussi sont aimés de Dieu. Avec Jean, je pointe dans la vie les choses essentielles, celles qui traversent le temps, celles qui ne passent pas.

Un beau matin, j'arrive chez Jean vers 10h. Nous échangeons. Nous racontons nos rencontres, nos expériences. Elles nous plongent dans le monde et nous font découvrir la présence de Dieu dans notre quotidien. Autrement dit, nous déposons sur la table notre mission auboise. Dialogue effervescent jusqu'à 13h30. Ach so ! Nous avons oublié de manger ! Peu importe, notre mission est notre pain quotidien. À table, nous faisons de la grammaire spirituelle. Nous conjuguons le Verbe au présent. Tous les pronoms y passent : je, tu, il, elle, on, nous, vous, ils, elles, l'étranger, l'inconnu, le malade, le pauvre, le mal-aimé, la voisine et tous ceux qu'on a encore une fois oubliés. Adieu les futilités ! Adieu l'égo-chirurgie ! Adieu l'Église idéale !

Je rends grâce à Dieu de ces moments-là. La mémoire et l'avenir s'entrecroisent pour conjuguer le Verbe au présent. Il n'y a pas d'âge pour être contemporain du monde et faire advenir du

neuf. Le Nazaréen nous l'a déjà montré à son époque à travers ses rencontres. A nous de continuer maintenant. En écoutant Jean, j'ai envie de rendre la vie belle à ceux qui m'entourent, de faire advenir le « *heureux es-tu* » qui est déjà semé au fond de chacun d'eux. Et priorité aux oubliés ! Je sens bien que Jean porte en lui, non pas une vieille histoire nostalgique et poussiéreuse qui me ferait d'ailleurs éternuer, mais quelque chose qui transmet la vie, quelque chose qui engendre la vie. Voilà l'essentiel auquel j'aspire aussi, quitte à tout perdre. Et cela n'est pas sans risque.

D'ailleurs, Madeleine Delbrél nous invitait à accepter une condition de vie particulière : « *La condition qui nous est donnée, c'est une insécurité universelle vertigineuse. Dès que nous nous prenons à la regarder, notre vie penche, se dérobo. Nous ne pouvons tenir debout que pour marcher, que pour foncer, dans un élan de charité.* » Voilà une condition de vie qui me plaît et en laquelle je crois. Elle se fait proche de l'en-bas, là où Dieu est. En restant en-bas, on ne parle plus de la nuit en plein jour. Cette condition de vie s'appelle « *en Jésus-Christ* » et j'ai confiance en elle. Surtout quand je vois qu'elle n'a pas d'âge pour être vécue et qu'elle ne déçoit pas. Merci Jean... ■

Qohélet (ou Ecclésiaste) ne magnifie pas la vieillesse dans cette description poétique du corps qui s'affaiblit avec l'âge. Mais du fait que l'auteur en fait un poème et évoque le retour à Dieu du souffle de vie, il ne verse pas dans le désespoir, mais il invite à ne pas nous agripper à ce qui a pu faire notre fierté ou notre gloire pour nous laisser enlever dans la tendresse du Père.

Souviens-toi de ton créateur
aux jours de ta jeunesse, avant
que ne viennent les jours de malheur
et qu'arrivent les années dont tu diras : « Je ne les
désire pas ».

Avant que le soleil ne s'obscurcisse avec la lumière, la
lune et les étoiles, et que reviennent les nuages après la
pluie.

Au jour où tremblent les gardiens de la maison, où se
courbent les hommes vigoureux, où les meulières deviennent
branlantes et se raréfient, où l'obscurité gagne les lucarnes.

Quand les deux portes se ferment sur la rue, quand chute la voix du
moulin, quand on se lève à la voix de l'oiseau, quand se taisent toutes les
filles de la poésie.

Quand on s'effraie d'une côte à gravir et s'impressionne du chemin à faire.

L'amandier irradie, la sauterelle se fait lourde, la câpre s'affadit.

Oui, il s'en va l'être humain vers sa maison d'éternité et les pleureurs s'en
retournent déjà au marché.

Avant que ne lâche le fil d'argent, que la sphère d'or ne se fracasse, que la
cruche ne se brise à la cascade, que la poulie du puits ne se rompe,
et que la poussière ne revienne à la terre comme elle en vint,
et que le souffle ne retourne à Dieu qui l'avait donné.

Fragilité des fragilités, dit le Qohélet, tout est fragilité¹.

Qohélet 12

1. On traduit généralement par vanité un mot hébreu qui signifie la vapeur, la buée, la fumée évanescence voire le vent. Ce mot a même racine qu'Abel, nom du frère de Caïn. En le traduisant ici par fragilité nous évoquons divers éloges contemporains de la fragilité.

Une porte se ferme, une autre s'ouvre

par Marc FLIPO & Jean-Claude SAUVAGET

Marc Flipo et
Jean-Claude Sauvaget,
membres de l'équipe
de mission d'Aurillac,
"équipe d'initiatives
missionnaires", nous livrent
ce témoignage à deux voix.

Le passage à la retraite



Marc, kinésithérapeute
à la retraite depuis quelques
années, a exercé son art
principalement auprès de
jeunes enfants handicapés.

BIENTÔT cinq années que le mot « retraite » a pris place sur mon CV... Un passage attendu comme un soulagement mais vécu comme une déchirure, avec beaucoup d'émotion partagée lors des « au revoir » et des larmes, conséquence du chemin parcouru auprès des enfants handicapés et des parents que j'ai eu

le privilège d'accompagner dans leurs questionnements, leurs souffrances, leurs colères, leurs doutes, leurs découragements. Une vie à reconstruire... Des larmes qui dévoilent la richesse des relations où les regards et les échanges donnés et reçus créent ces liens, donneurs de sens.

Un "lâcher prise" difficile qui m'impose cette réflexion : comment redonner et partager autrement toute cette richesse reçue au long de ces bouts de chemins parcourus avec les parents et leurs enfants touchés par ces pathologies qui bousculent leurs existences, leur projets et leurs convictions ?

L'inattendu

Longtemps je n'ai pu répondre à des mains tendues, je n'étais pas prêt ? Il me fallait attendre. Un temps de repos, de mise en ordre dans bon nombre de domaines négligés, sans toutefois rompre les liens qui se sont créés et vivre la joie de retrouvailles... Attendre l'inattendu qui m'interpelle, me bouscule et m'entraîne.

Et cet inattendu a jailli après quelques visites chez ma belle-mère récemment résidente d'une maison de retraite. J'ai pu découvrir un

monde qui m'était méconnu. Ainsi, après avoir côtoyé et accompagné les plus jeunes, me voici face aux plus anciens qui à leur tour m'interpellent : j'entends leurs plaintes, des paroles de découragement et d'intolérance, des sentiments d'abandon ; j'observe des clans, des difficultés relationnelles et de communication ; je constate de la déchéance physique et mentale ; j'aperçois des visages fermés, tristes, qui ne reflètent ni la sérénité, ni la confiance, ni l'espérance.

L'accueil de l'Évangile dans nos partages d'équipe avait préparé sans doute à recevoir cet inattendu. Ce n'est pas possible : où donc est passé le mot « heureux » ? Je le suis, je peux, je dois le faire découvrir et le partager. Comment ?

Je n'ai pas d'expérience à ce niveau, mais j'ai confiance en celui qui m'habite et qui, je le sens, me pousse à proposer un projet qui surgit : animer dans cette maison de retraite un atelier de « recherche de la bonne harmonie corps et esprit », à condition que je n'empiète pas sur les activités d'autres intervenants.

Le projet est bien accueilli et depuis plus de trois ans et demi, une fois par semaine, je

partage avec une quinzaine de résidentes en moyenne, des rencontres très conviviales durant lesquelles je propose un temps d'éveil et de redécouverte du corps (un corps laissé pour compte, abîmé, fragilisé, fatigué, usé et souffrant), dans une écoute perceptive de ce corps : son unité, sa souplesse, son agilité, son équilibre, sa respiration, sa maîtrise de l'équilibre, etc.

Puis, un temps de partage de paroles à partir d'un thème choisi en commun qu'il m'arrive de proposer. Exemples : « comment avez-vous vécu le passage vers cette maison ? », « l'ennui », « les douleurs », « la difficulté à communiquer », « expériences et anecdotes d'activités passées », « “le lac” de Lamartine » (ô temps suspend ton vol), « comment vivre le présent ? », « comment considérer le passé et l'avenir ? », « la confiance » (thème qui a amené certaines à parler de la foi et de l'espérance !), « qu'est-ce qui dérange ? », « que vivez-vous de positif ? », etc.

Un groupe où les différences physiques, intellectuelles et mentales sont fortes et nombreuses, ce qui en fait sa richesse à faire découvrir, accepter et à oser livrer.

Des femmes déracinées qui se sont trouvées soudain, entourées de 70 congénères méconus, à partager les mêmes repas non choisis, les mêmes horaires imposés, les décès fréquents, la déchéance physique et mentale qui s'affiche au quotidien comme l'image de ce qui les attend !

Il m'est difficile de ne pas m'imaginer un jour à leur place et devoir accepter une semblable situation !

Mes craintes et mes interrogations sur l'attitude à avoir face et avec ces personnes qui vivent cette ultime étape, comme elles se plaisent à le dire avec un soupçon d'amertume à moi, le jeu-
not, qui ne peut pas comprendre la terreur du désagrément de vieillir ; ces craintes et ces interrogations ont le plus souvent trouvé des réponses : une posture et des mots qui ont mûri dans nos partages d'équipe et l'accueil de l'Évangile, comme une ouverture à l'Esprit qui nous habite, qui nous accompagne et nous aide à communiquer en toute confiance.

Chemin faisant, toutes les réflexions ainsi recueillies resurgirent dans mon engagement, comme en écho : les notions de décentrage et

de désappropriation chères à Maurice Zundel, aller vers, donner et recevoir, l'écoute et le regard authentique, la présence de l'Esprit d'amour en chacun, il nous précède en Galilée, pour la multitude, désintéressement mais accueil de l'autre dans le respect de son propre cheminement, etc.

J'ai ainsi pu confier à notre équipe l'immense joie reçue et partagée lors de ces rencontres en MAPA, avec cette impression parfois de ne plus être moi-même ou alors moi qui m'ignorais : avec ce sentiment d'être en chemin avec des personnes âgées comme s'il s'agissait d'être l'un des leurs et cette perception que ce bouleversement venait d'ailleurs. Et, pensant a priori donner, je découvre que je reçois.

Suite à leur demande de parler de Dieu, de ce Dieu perçu comme ce tout-puissant qui décide tout, qui régente tout jusqu'à punir, je les ai d'abord laissées exprimer leurs sentiments dont j'avais moi-même hérité dans mon éducation, sentiments qui ne pouvaient nourrir ma foi chancelante. Ensemble, nous avons essayé de penser à un Dieu tout-puissant, mais tout-

puissant d'amour et de pardon, un Dieu qui libère, qui pardonne, qui accompagne.

Mais toutes n'étaient pas en mesure d'être bousculées dans leur conviction, bien que l'ensemble ait pu apprécier le message... C'est alors que cette phrase de Benoît XVI (lettre encyclique *Deus caritas est*) me conseille la prudence et la patience : « *Le chrétien sait quand le temps est venu de parler de Dieu et quand il est juste de le taire et de ne laisser parler que l'amour, il sait que Dieu est amour et qu'il se rend présent précisément dans les moments où rien d'autre n'est fait sinon qu'aimer* ».

Chemin faisant

Petit à petit, les regards s'illuminent, les relations s'améliorent, les paroles de rejet se transforment en écoute et davantage de tolérance, la confiance et l'espérance mûrissent, aller vers l'autre peut se réaliser malgré les différences.

Quelle joie d'aller vers, et de partager ces bouts de chemin avec ces personnes âgées, là où elles se trouvent, là où nous sommes, avec cette précieuse source qui raffermir la foi, qui nous fait cadeau de la patience, de la persévérance,

de la confiance, de l'espérance ! Quelle joie de voir doucement redécouvrir et vivre à nouveau ce mot « heureux » chez ces personnes se disant proches de la fin du voyage et qui progressivement s'ouvrent davantage aux autres, avec plus de sérénité que je partage, ô combien !

Conclusion

Ces paroles de mission recueillies dans le *Manifeste* de la Communauté Mission de France resurgissent sans cesse et peuvent se vivre au quotidien dans cet engagement (à l'écoute de mes propres faiblesses !) :

« Il s'agit d'exprimer la foi que nous recevons de l'Église avec les paroles de vie que nous recevons des autres »,

« C'est le travail sur notre propre parole, celle que nous risquons, une parole qui ne vient pas de nous, que nous accueillons car nous la croyons façonnée par l'Esprit »,

« L'enjeu est d'inscrire dans sa propre existence et son engagement social le tranchant de l'Évangile »,

« Que la foi soit vécue comme une recherche, en des lieux et à des rythmes d'aujourd'hui ».

Je n'oserais terminer ce témoignage sans vous confier cette petite réflexion de notre ami Alain de Broca relevée dans son ouvrage *Comment penser l'homme ?* :

« Il faut effectivement renvoyer à la confiance dans le présent, dans un être-étant, bien planté entre l'histoire, une historicité dont sa propre vie n'est que partie d'une plus grande historicité (l'histoire familiale et communautaire), et un futur qui est choix permanent d'acceptation, d'assomption de ses possibles, vivre sans crainte de certains dépassements qui auraient pu paraître impossibles à première vue. Le "principe développement" est cette capacité à se mettre dans une dynamique où l'avenir n'est pas que désir inatteignable, le présent n'est pas fugacité

... / ...

... / ...

superficielle et inconsistance, et le passé n'est pas seul rendez-vous des plaisirs au prétérit, sclérose de la conscience d'une vie ratée, mémoire désespérée, comme la personne âgée peut être tentée de dire. Vivre le principe de développement, c'est conjuguer le présent entre passé et futur parce que c'est cela qui donne sens à la vie, mais comment conjuguer le présent si l'homme vieillit se dit ne plus avoir de futur ? Qu'est-ce que le futur si ce n'est de pouvoir donner encore la mesure de ses potentialités ? J'ose dire que la fécondité de chacun, c'est-à-dire la mise en forme de cette potentialité, est toujours possible à travers la qualité des relations humaines réalisées ».

(pages 55-56)

Vers l'ultime passage



Jean-Claude, prêtre diocésain et salarié d'une association d'aide à domicile, exerce en tant qu'auxiliaire de vie sociale auprès de personnes âgées et de personnes handicapées.

CET homme a plus de 90 ans. J'interviens près de lui à son domicile depuis peu, nous avons eu le temps de faire connaissance et de partager. Il est aveugle, sa vue l'a quitté il y a quelques années. Jusqu'ici il se débrouillait sans aide à domicile ; une fatigue grandissante a justifié mon intervention. Il me fait part de sa relation avec une amie depuis un peu plus de dix ans et de leur rencontre hebdomadaire, le jeudi, pour partager un restaurant. Demain il n'aura pas la force d'y aller, il me demande si je peux préparer un goûter pour qu'elle vienne. Je m'empresse de le faire, le lendemain elle est là. Ils évoquent leurs souvenirs joyeusement, il lui chante des chansons de sa jeunesse. Soudain le téléphone sonne, c'est le kiné s'excusant de ne pouvoir venir car, dit-il,

« un patient vient de faire une rupture d'anévrisme dans mon cabinet ». — « Ne vous inquiétez pas pour moi, vous viendrez un autre jour ! » Puis, raccrochant le téléphone, il nous dit : « Une rupture d'anévrisme, étonnant non ! »

Le lendemain, il doit s'absenter pour un scanner et il est convenu que je l'attende à son domicile. Soudain le téléphone sonne, c'est son fils, il annonce que le scanner a détecté le développement avancé d'une rupture d'anévrisme de l'artère abdominale. Le docteur ne voit que deux alternatives, soit ne rien faire et la rupture va se concrétiser avec son issue fatale, soit tenter une opération. Le fils dit : « Mon père est étonnant, il n'a pas refusé cette possibilité de vie encore, il souhaite être opéré. » Je l'invite à rejoindre son père sans tarder et à recevoir tout ce qu'il lui transmet encore. Il est décédé au cours de l'opération.

Se tenir sur le seuil, là où « rien d'autre n'est fait sinon qu'aimer »

« Conjuguer le présent entre passé et futur parce que c'est cela qui donne sens à la vie, mais comment conjuguer le présent si l'homme vieilli se dit ne plus avoir de futur ? »

Je garde cette interrogation que tu poses, Marc, à la suite d'Alain de Broca pour me demander ce que cet homme pouvait encore transmettre et vers quel futur ?

Transmettre encore l'accueil de la vie jusque dans l'ultime passage, le transmettre à son fils lui-même en cours de traitement d'un cancer. Son père m'avait partagé cette pathologie de son fils quelques jours auparavant.

Transmettre vers le futur, non pas le sien mais celui de son fils qui, dans un délai que nul ne sait, sera à son tour face à l'ultime passage.

Une porte se ferme, une autre s'ouvre.

Il nous est donné parfois d'être là présent à côté de celui qui se tient sur le seuil ultime. Il nous offre d'accueillir encore de lui la vie, la vie qu'il découvre maintenant en cet instant, la vie qu'il n'avait pas pu transmettre encore : la vie offerte précisément là sur ce seuil d'anéantissement, de kénose.

Apprenons à accueillir ce qui nous est transmis, tenant la main de celui qui se tient sur le seuil juste avant le passage vers la vie divine.

Peut-être pourrions-nous percevoir pour nos vies le sens du témoignage de cet anéantissement.

Alors nous entendrons ce que Paul dit aux Philippiens : « *Ne recherchez pas chacun vos propres intérêts, mais plutôt que chacun songe à ceux des autres.* » (Phil 2, 4) avant de préciser, parlant du Christ Jésus : « *Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix! Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom* » (Philippiens 2, 6-9).

Je pense à cette femme très âgée, accompagnée à domicile pendant plusieurs années. Nous connaissant déjà depuis plusieurs mois, elle m'a

confié une violence extrême, « impardonnable », subie à l'âge de 18 ans, en ajoutant : « Plus personne de vivant ne le sait, voilà pourquoi je vous le partage ». Primauté vitale de la relation. Dans les dernières heures de sa vie, au cours d'un moment de prière qu'elle a appelé de ses vœux et partagé, elle s'est tournée vers le « Notre Père... » de miséricorde.

L'homme – un parmi la multitude – vivant le passage de ce seuil vers la vie divine découvre peut-être plus clairement ce que *Deus caritas est* perçoit et, à nous – nous chrétiens –, dit de Dieu : « Dieu est amour... il se rend présent précisément dans les moments où rien d'autre n'est fait sinon qu'aimer ». ■

Le poids d'une vie

par Gersende de VILLENEUVE



Gersende de Villeneuve, 40 ans, mariée et mère de trois jeunes enfants, a travaillé en

gestion des ressources humaines et en sociologie du travail. Elle exerce aujourd'hui en tant qu'écrivain* biographe à Lannion (22).

LA volonté de laisser une trace de son passage sur terre est peut-être l'un des désirs les mieux partagés, à travers temps et espace. En témoignent les peintures rupestres de nos ancêtres, les pyramides ou encore les gratte-ciel. Laisser une trace de son passage n'est pas qu'une question d'orgueil. Il est un temps pour vivre dans l'insouciance, un temps pour s'interroger, un temps pour chercher à éclairer les inflexions de son existence, un temps pour transmettre, un temps pour s'éteindre.

Transmission par la chair, pour les femmes ayant connu la maternité, transmission par le sang, pour les hommes ayant vécu la guerre, transmission par la pierre ou le prestige, transmission des faits, des valeurs, des rencontres et

* Elle a rédigé une douzaine de récits de vie à compte d'auteurs, ainsi que *Regards d'Anciens* (Éd. Scripta), *Coeur de Femmes* (Éd. Audibert) et *Reims en Mémoires* (Éd. Buissonnières).

des pensées qui composent la richesse d'une existence... La mémoire est une richesse éphémère et fragile, comme tout capital dont la valeur repose sur la transmission. Étonnante richesse qui s'use lorsqu'elle est oubliée et qui croît lorsqu'elle est partagée !

Transmettre ses mémoires est un acte qui fait sens pour la famille présente et à venir. « Pour ouvrir ses ailes, il faut connaître ses racines » nous dit le dicton populaire.

Cueillir les mémoires de vie est devenu une passion et mon métier. J'écris la vie des autres, contribuant ainsi à la sauvegarde de précieux patrimoines. Les personnes dont je recueille les témoignages de vie sont, la plupart du temps, de simples héros du quotidien, il n'y a parfois rien de spectaculaire dans ces trajectoires, pourtant si touchantes. Chaque vie est vraiment unique et précieuse au regard de ceux qui nous aiment.

Les corps qui racontent sont souvent usés, ravaudés, en bien triste état. Mais incroyable est l'énergie de dire, de transmettre « comment c'était avant », pour que les générations nouvelles sachent et perpétuent la mémoire.

Celui qui parle et se souvient efface instantanément le poids des maux et des années, retrouvant parfois avec un acuité extraordinaire la précision de détails de l'enfance, la manière dont il construisait des échasses avec des vieilles boîtes de conserve, la phrase de morale inscrite au tableau, une chanson apprise sur les bancs de l'école, le goût des guimauves d'antan... L'œil est vif, la parole court.

Il y a aussi les souvenirs douloureux, la guerre bien sûr, comment se nourrir jour après jour, comment survivre, malgré la peur et l'injustice. Seconde guerre mondiale ou guerre d'Algérie... Le récit de vie est parfois l'occasion d'exorciser des souvenirs jamais confiés. Parce qu'il est temps, qu'il y a prescription et qu'il faut se libérer, alléger son bagage pour la route qu'il reste à parcourir.

Un espace temps thérapeutique

J'ai souvent été surprise par la puissance thérapeutique du récit de vie, bien que je ne sois pas moi-même thérapeute. Intervenant « mémoire » dans un foyer logement, j'ai entendu une femme

confesser douloureusement une dizaine d'auto-avortements pour échapper à la misère, j'ai entendu un homme avouer publiquement qu'il ne savait ni lire ni écrire, alors qu'il l'avait toujours caché, un homme parler de ses Noëls de gamin où il ne recevait rien, si ce n'est des paires de claques.

Le recueil de vie propose un temps et un espace pour accueillir la parole, sans jugement, avec bienveillance. Et cette écoute de la parole vraie est parfois si rare...

La dimension projet

Convoquer et consigner ses mémoires est un projet qui replace l'individu, quel qu'il soit, en position d'acteur. En opposition au sentiment de désœuvrement et d'inutilité qui assaille parfois la personne retraitée, le récit de vie propose soudain une **dynamique vivifiante**, qui s'inscrit dans le temps. Car il ne faut pas être pressé de conclure sa biographie ; la maïeutique à l'œuvre s'enrichit au fil des jours, des semaines, des mois. La personne accouche peu à peu du regard qu'elle porte sur elle-même. Elle

confronte ce regard avec celui de ses proches, famille, amis, anciens collègues, mais c'est elle qui est le sujet, le centre d'intérêt. **Dynamique gratifiante.**

On ne peut faire l'impasse, dans un récit de vie, des souvenirs douloureux. Je me souviens de cette femme qui évoquait la maltraitance subie par sa mère. Elle me décrivait les scènes avec beaucoup d'émotion. Mais une fois les propos sous ses yeux, elle m'a demandé de les supprimer : « *Cela m'a fait beaucoup de bien de dire ce que j'avais vécu avec ma mère, de le voir écrit. Cela m'a permis de lui pardonner. Et à présent, je souhaite que ces passages soient enlevés, car je ne veux pas que mes enfants gardent ce souvenir de leur grand-mère.* » **Dynamique apaisante.**

Je me sens souvent bien petite face au destin et au courage de ces illustres inconnus. Toute vie me paraît fascinante lorsqu'elle est mise en lumière. Je suis fascinée par le tissage unique, la trajectoire profondément et ontologiquement unique d'un parcours de vie.

Chaque être s'arrange du jeu de cartes distribué à la naissance : le lieu, l'époque, la famille,

le contexte psychologique, généalogique et sociologique.

Comment l'individu s'accorde-t-il avec le hasard des rencontres et des événements ? Partira-t-il à la quête de ses talents enfouis ? Arrivera-t-il à déjouer les récurrences du passé, le poids de ses ancêtres ? Dans sa course à l'existence, qu'offrira-t-il au monde ?

Je reçois toujours comme un cadeau la confiance que me témoignent les narrateurs. J'apprends et grandis avec eux. Je ne serai sans doute jamais bouchère, militaire, garçon de café, ingénieur photo-voltaïque, préposée aux PTT ou sénateur, je n'ai pas connu une enfance sous l'Occupation ni palpité aux frémissements de mai 68 ou de Vatican II. Mais j'écoute et apprend, humblement, comme l'humus, la terre d'où l'on vient et où l'on repart...

*L'existence charnelle de l'homme est donnée.
Elle s'impose à lui comme un fait irrévocable.
Mais le sens de cette existence n'est pas donné.
C'est à lui de le découvrir.
L'homme est jeté dans une sorte d'au-delà
Où il faut tout inventer pour ne rien subir.*

Maurice Zundel, *Les Conférences du Cénacle*

Qu'oser dire après Maurice Zundel ? Parler encore simplement de la dimension sacrée de l'existence, lorsqu'une lumière, qui vient d'ailleurs, s'amuse à mettre en relief certains passages. On traverse une vie comme si l'on brodait une tapisserie, mais dont on ne peut voir que l'envers, les nœuds et les motifs grossiers. Et soudain, il nous est donné de contempler la broderie à l'endroit. Tout s'éclaire, tout prend sens. On peut alors lever les yeux vers le Ciel, et dire « merci ». ■

Vivre, c'est perdre et perdre, c'est vivre

par Régis CHAZOT

ÊTRE femme, être homme, c'est naître, grandir, devenir, advenir, partir, mûrir, vieillir, mourir. Le "souffrir" s'articule avec chacun de ces verbes qui inscrivent le développement humain au cœur de la temporalité historique, dans l'articulation successive et récurrente mort-vie (ou dit autrement ancien-nouveau, perdu-trouvé, passé-présent, présent-futur), caractéristique de cette trajectoire anthropologique :

naître, c'est perdre,
grandir, c'est perdre,
vieillir, c'est perdre.

En somme, vivre, c'est perdre...

Notre vie n'est que cette succession de pertes qui peu à peu ouvrent à l'autonomie, à la vie adulte, à la fragilité enfin, faiblesse vers la mort.

Notre véritable identité n'est acquise que dans la métamorphose de l'enfance, de l'adolescence, du début de la vie professionnelle, et/ou amoureuse, de la retraite.

Développement !



**Diacre de la Mission
de France et Cadre
de santé en EHPAD
(Etablissement
hospitalier pour
personnes âgées
dépendantes), Régis
est animateur du
réseau Santé Sud Est
de la Communauté
Mission de France.**

Comme si s'inversaient l'ordre des verbes :

Perdre, c'est naître, c'est grandir. Passage !

Perdre, c'est vieillir, c'est vivre ! Traversée !

La succession des étapes chronologiques et/ou physiologiques rythme chacune de nos vies singulières de façon plus ou moins heureuse ou réussie. Crises existentielles, remises en question, ces étapes ouvrent et permettent du neuf !

Retraite comme responsabilité d'autrui

L'étape de la retraite (professionnelle) détruit un mode de vie structurant le temps, valorisant l'estime de soi (je suis utile), organisant l'espace de soi pour chacun, pour chaque membre de la cellule conjugale ou familiale.

Ce retrait du champ professionnel, pour déstabilisant qu'il soit, rouvre des perspectives, des horizons à jamais clos pendant les longues années de travail.

Surgissent alors des possibles enfouis, cachés, mis sous le boisseau.

Si la gestion du temps se réorganise, plus douce, plus libre, les projets arrivent et peuvent se vivre plus simplement : aller ramasser des mûres, prendre la présidence d'une association, assurer une présence avec des parents de jeunes porteurs de handicap, garder ses petits-enfants le mercredi et les faire manger tous les vendredis, faire du vélo, aller marcher, peindre, faire un plus grand jardin, partir en dehors des périodes scolaires... Chaque lecteur complétera à sa guise !

Des choses légères, des choses graves, des choses simples, des choses importantes.
Légèreté pour ne plus subir le temps, l'enchaînement, la succession des événements.

Gravité pour honorer les enjeux du monde et déployer ses compétences capitalisées tout au long de sa vie professionnelle. Simplicité pour vivre autrement, sereinement, plus authentiquement.

Importance pour faire face aux défis du monde, combattre au jour le jour l'inacceptable, résister, servir les petits.

Comme une vie renouvelée, développée, déployée, où le passé, s'il est un socle pour aujourd'hui, laisse place à d'autres liens, d'autres projets, d'autres univers.

Découverte de certaines complexités, pauvretés, difficultés, jamais encore approchées.

Découvertes aussi pour soi-même de richesses insoupçonnées, de potentiels oubliés, inconnus, imprévus, inédits.

Mûrissement, déploiement d'une horizontalité, dans sa dimension d'altérité fraternelle à chercher, à construire, à inventer ; dans « *la responsabilité pour autrui, l'être pour l'autre* ». ¹

Retraite comme retrait intérieur

Certains peuvent vivre ce temps de retraite dans le retrait ! Retrait choisi comme nécessaire, salutaire au temps qui reste pour regarder le passé fugitif et insaisissable. Prendre le temps du temps pour penser l'avenir au présent en "contemplant" le passé.

Relecture au prisme de la philosophie d'hier et d'aujourd'hui, de l'histoire, de la lecture biblique peut-être. Vie plus solitaire, prise par ce travail de la pensée intellectuelle et spirituelle.

1. *Ethique et infini*, Emmanuel LEVINAS, p. 42.

Retrait pour fuir cette course qui nous fait entendre parfois « *je suis plus occupé à la retraite qu'avant* ».

Retrait pour rentrer dans ce travail de dé-maîtrise, de lâcher prise, d'accueil de ce qui advient.

Comme si c'était le temps de la reconnaissance de la limite, de la finitude, de cette faille² constitutive de l'humain.

Comme pour ouvrir le creux qui nous constitue et faire place au tout Autre.

Un ami, qui aime à écrire ce "retrait" écrivait, en 2003, dans l'invitation à l'occasion de ses 70 ans : « *Pourtant la vie est belle, quand elle ne dure pas toujours, la vie est belle, quand elle va de faiblesse en faiblesse, d'affaiblissement en tendresse* ».

Approfondissement, découverte d'une transcendance, d'une verticalité, d'une profondeur de l'existence.

Dépendance comme sujet dépendant

L'étape de l'installation progressive de la dépendance, de l'apparition des problèmes de santé parfois les uns après les autres, va venir accentuer un certain dépouillement, un ralentissement, un rapport au temps et aux événements marqué par un éloignement, une distance, un dessaisissement, une presque "désaffectivation".

Il y a dans ce vécu du temps et des "choses" comme un contre-sens à l'ivresse du faire, l'instantané d'internet, l'intimité télévisée ! Un contre-courant qui résistera jusqu'à la fin des temps à l'illusion d'une jeunesse immortelle, de corps toujours jeunes, de cheveux jamais blancs !

2. Soigner, un choix d'humanité, Laure MARMILLOUD, p. 29 et p. 101.

Vieillir, c'est attendre la mort, s'y préparer douloureusement, tragiquement ! C'est en parler, comme on peut...

La trajectoire se poursuit jusque vers la mort.

Les pertes qui touchent les fonctions cognitives sont "malmenantes" pour ceux qui restent. Les attitudes, les gestes, les comportements des personnes porteuses de troubles cognitifs les situent hors de nos normes de référence. Ils ne sont plus ce qu'ils ont été. Pourtant, à cette étape de leur vie, l'enjeu est de main-tenir le lien, d'entre-tenir la relation, de sou-tenir leur existence.

Au-delà de l'évolution péjorative et irréversible, ces personnes ne se réduisent³ pas à leurs conduites extravagantes, à leur étrangeté, à leur "démence". Différents, ils sont, ils restent nos frères et sœurs. Ils sont nos obligés : « *Dia-conie avant tout dialogue : j'analyse la relation interhumaine comme si, dans la proximité avec autrui, son visage, l'expressif en autrui (et tout le corps humain est, en ce sens, plus ou moins, visage), était ce qui m'ordonne de le servir* ». ⁴

Dans la tension du sens et du non-sens, nous nous tenons, avec humilité, dans cette ouverture à la rencontre, lieu de la présence, lieu de reconnaissance de l'être. C'est là que surgit le sens, qu'il s'affirme ou s'efface, selon qu'il y a ou non ouverture à la rencontre.

« *Cette préoccupation du sens va nous tenir en éveil, va solliciter, jour après jour, notre créativité dans la construction des rapports entre identité et altérité* ». ⁵

3. *Regards sur la démence*, Catherine PERROTIN, Première journée régionale du Forum Alzheimer Rhône Alpes des Professionnels, Lyon, 9 novembre 2001, p. 5.

4. Emmanuel LEVINAS, *op. cit.*, p. 94.

5. Catherine PERROTIN, *op. cit.*, p. 9.

Chronique d'Actualités

Le questionnement est aussi intense lorsque les personnes n'en finissent plus de mourir... Lorsque leur corps n'est plus que plaie, les soins faisant question parce que longs et douloureux.

En somme, notre regard les fait exister, les fait vivre comme personne. Leur souffle porte la trace de « *l'haleine de vie* »⁶.

Du nourrisson au centenaire, homme et femme nous vivons en perdant et perdons en vivant. Transformation, déroulement, déploiement, développement.

Un prénom donné prend visage, grandit, produit, vieillit et meurt, laissant au monde la mémoire du sens de sa vie, laissant au cœur de ses enfants la force de sa trajectoire, de son itinéraire.

Un certain Jésus, de Nazareth, a inscrit son existence dans ce développement, allant « *jusqu'à la mort, et la mort sur la croix* »⁷.

« *Qui aime sa vie la perd, et qui hait sa vie en ce monde la gardera en vie éternelle* »⁸. ■

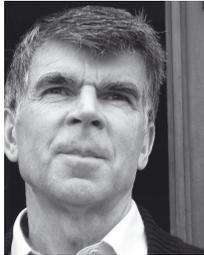
6. Genèse 2, 7b.

7. Ph 2, 8b.

8. Jn 12, 25.

Le corps livré... au regard

par Joseph THOMAS



Joseph Thomas* anime en Bretagne un lieu d'accueil, "La maison de Nicodème", qui propose des rencontres

culturelles au croisement de la littérature, du cinéma, de la spiritualité et de la foi.

LE cinéma est facilement "voyeur", il expose et montre tout. Rien ne semble pouvoir lui échapper, il impose ses normes le plus souvent au risque de l'âme, peut-on penser.

Quelle chance alors de reconnaître la retenue de la caméra de Xavier Beauvois qui préfère le clair-obscur d'un décor de neige dissimulant, plus qu'il ne montre, l'évidence d'images de morts trop attendues. Le succès de son film : "Des hommes et des dieux" est, en partie, lié au choc en retour de la saturation habituelle. Ne pas en montrer trop. Et on se met alors à chérir l'humanité fragile de ces hommes qui ne sont

* Il est l'auteur, entre autres, de *L'échappée silencieuse* (Philosopher autrement).

plus normés, formatés, mais libres dans leur recherche de vérité ajustée. Comment ne pas être transpercé jusqu'à l'âme par l'ouverture du petit frère Amédée qui expose la fragilité de ses yeux, fenêtre toute allumée d'un feu mystérieux, dans un corps si étriqué, fripé ? Tous les visages ici sont des parchemins où s'écrivent des récits d'humanité, à même la peau. Il suffirait de s'en tenir là, le cinéma est si grand quand il se retient, se refuse à l'emprise et, se gardant d'en trop dire, éveille.

Traduire la vibration des âmes

Le cinéma asiatique est particulièrement sensible à offrir des alternatives à l'univers impitoyable des films d'action en série, il lui arrive de caresser les visages et d'offrir une contemplation des plus fragiles des êtres. On se souvient de "L'île nue" de Kaneto Shindo (1960) ; on peut se rappeler la magie de "Derzou Ouzala" de Akira Kurosawa (1975) et la beauté des vieux dans "La ballade de Narayama", le film de Shohei Imamura (1983). Ce film est une saga qui restaure les vieux récits légendaires de l'accomplissement

des vieux qui sentent, le moment venu, l'appel à monter à la "montagne de Narayama". Leurs affaires sont en ordre, la cérémonie secrète peut se dérouler et le fils aîné apprend alors le parcours qui mènera son ancêtre à la montagne de Narayama pour y attendre la mort. Pour mieux accentuer les traits, on y oppose le parcours cruel et violent des êtres non préparés intérieurement, – ils se rebellent – à ce désir de vieille femme qui sait, à tel détail, se faire laide et presque méchante pour qu'on ne la retienne pas et qu'on la mène à la montagne. Elle est prête. Le long parcours s'achèvera bien et mystérieusement la nature vient alors comme se réjouir de mille manières de cette élévation d'un être humain qui s'est révélé totalement dans le service de la vie. Comme un vieillard qui porte sur ses épaules le poids du monde par sa propre légèreté intérieure. Ce film est une de ces nombreuses paraboles durables qui mettent en images, musique et fable, la richesse lumineuse des êtres qui servent la vie, dont la lumière intérieure déborde sur les autres. La beauté des humbles. La puissance des âmes dans l'extrême fragilité des corps. Ici, le corps s'atténue jusqu'au plus infime, pour traduire la vibration des âmes.

Servir la vie par les soins aux morts

Le cinéaste japonais Yojiro Takita vient de produire le film “Departures” qui n’est pas sans rappeler la thématique de “La ballade de Narayama”. Il est plus intimiste que la fresque magistrale et sait ménager les effets d’humour et les pauses musicales pour rendre supportable, et même plaisant, ce récit enlevé sur la mort pour dire la vie et l’amour. Le cinéaste joue particulièrement avec les symboles fondamentaux : l’eau, le feu, la terre.

Daigo est un trentenaire musicien moyennement doué, et surtout désormais sans emploi. Son orchestre vient d’être dissous et lui, qui a mis toute son énergie et son argent à trouver cette place, se trouve être désœuvré et quelque peu perdu. Il garde de son enfance un sentiment d’abandon. Marié, il se garde d’en trop dire et mettra bien du temps à révéler que le hasard, le culot, lui ont bientôt trouvé une place d’assistant dans... une agence spécialisée dans les soins aux morts. On rentre bientôt dans les coulisses d’une officine qui a appris à dépasser les tabous et la honte sociale pour faire des rites funéraires, un service des êtres et des familles.

Le créateur de l’entreprise, on l’apprendra, a perdu sa femme il y a huit années et notre homme, qui a appris ce qu’apporte de paix et d’aide le soin apporté au corps mort, a décidé de mettre ce rôle au service des gens, il a transformé une coutume en un art amoureux, il a décidé d’enchanter la mort ! Il y parvient le plus souvent et son masque impassible est délicatement doublé d’une attention paisible. Il n’est en rien dans le morbide, c’est un fin gourmet, un cuisinier hors pair et un amoureux de la vie. Mais il a discerné “au feeling” que Daigo pouvait mettre aussi son talent de musicien, d’artiste au service de la vie par les soins apportés aux morts. Il ne s’est pas trompé. Daigo excelle, mais pourra-t-il surmonter la honte qui s’attache à ce travail ? Le conflit est ouvert avec sa femme qui ne supporte pas l’opprobre sociale. Elle quitte le foyer. Il faudra tant de temps, pour que, se sachant enceinte, elle se rapproche à nouveau de Daigo, en prenne argument pour détacher Daigo de son travail puis, finalement, l’aide à son tour à naître en se réconciliant enfin avec son propre père. Le réalisateur multiplie ses effets d’attente, distille les émotions, magnifie les contrastes. Devant le corps de son propre père qui l’a abandonné alors qu’il n’était qu’un enfant, Daigo s’insurge lorsque les

employés locaux des pompes funèbres se dispensent des rites pour aller au plus vite ; lui met tout en oeuvre pour que ce moment de la séparation soit celui des retrouvailles ; il peut enfin reconnaître son “papa” et retirer de ses doigts contractés le caillou lisse porte-bonheur qu’il placera sur le ventre de sa compagne comme un signe de vie. C’est pour la vie future que les soins aux plus fragiles sont indispensables. C’est aussi par les soins aux morts que la vie circule. Nul ne va plus à la vie qui croit et circule, que celui qui donne son temps et sa mesure à s’occuper de l’intime autant qu’indispensable soin à la mort. Les mille riens qui font la vie qui se délie pour naître. Telle est la musique de ce film “Departures”, qui atteint, loin des papiers glacés et des seules musiques de chambre, une justesse fraternelle pour chanter le réel de la vie.

Un évangile de bonté qui sauve le jour en chaque humain

Un hymne à la vie, c’est encore le cas du film grave de Denys Arcand : “**Les invasions barbares**”, largement primé en 2004. Denys Arcand, le cinéaste québécois nous entraîne une fois de plus dans son désenchantement mêlé de

tendresse, sa drôlerie souterraine et l’autodérision d’une société aisée qui peut se permettre des discours infinis sur la peine des hommes. Il réunit une nouvelle fois les personnages du “Déclin de l’Empire Américain”, salubre et caustique représentation d’un monde sans repère. Les années ont passé. Le terrorisme du 11 septembre aussi. La pauvreté et le désordre se sont accentués.

Aux questions éternelles, là où chacun avait des réponses fermes et simples, ont succédé les interrogations et le déclin des idéaux, les églises si triomphantes au Canada se sont largement vidées d’un coup, en 1966 dit le film, et les symboles chrétiens ne signifient plus grand chose. Dès le générique, le film frôle la caricature mais pose en fait la radicale place de la parole qui sauve quand on a connu les horreurs de l’holocauste, des génocides et des silences complices. Quelle parole après Auschwitz ? Quelle parole devant la mort ? La société des amis libérés se retrouve désormais à entourer de sa bienveillance Rémy, le gai luron. Il voudrait bien, lui, conserver sa légèreté et son humour ravageur. Mais il sait aussi la proximité insidieuse du mal. Il se croit encore triomphant, mais dans les coulisses, finalement,

c'est son fils hier délaissé, abandonné pour des maîtresses, aujourd'hui ayant expérimenté l'efficacité froide des systèmes financiers, qui prend les décisions pour que les conditions optimales soient réunies afin de l'aider dans le grand passage.

C'est lui, l'enfant qui là, devient père de son père et s'active pour réunir ses amis, pour unir la fratrie défaite et donner jusqu'au bout les moyens d'une mort entourée. Jusqu'où aller dans l'accompagnement ? Peut-on tout justifier ? Le film en joue et de même qu'il caricature l'hôpital devenu le lieu de la barbarie, il embellit les facilités qui permettraient un départ sans douleur ni souffrance. On peut s'interroger, interroger. L'intérêt de ce film est surtout de mettre en scène une génération qui s'est délestée d'un héritage, qui a cessé de se laisser faire par des discours définitifs, qui s'est sans doute trompée bien souvent dans des engagements (un morceau de bravoure : lorsque chacun sur le balcon raconte ses -ismes "gauchismes, extrémismes" en tout genre qui ont tellement vieilli).

Il reste quoi ? L'attention à la faiblesse, le souci des pauvres, la préoccupation humble du bienmourir pour chacun. Il n'y a plus de recettes et

de vérités définitives, Il reste la vérité des gestes de tendresse, les réconciliations inventées, les visages rendus présents les uns aux autres, les corps qui se touchent, les mains qui se tendent. C'est bien la jeune religieuse du générique passant d'un lit à l'autre et plaçant ses hosties comme une pilule qu'avale le billard, c'est bien elle qui sait dire au fils encore tendu et blessé d'un abandon d'enfance : « mais touchez-le ! » On le verra s'approcher de son père, le nommer enfin, on sait l'excès et le jeu... les acteurs en rajoutent, l'accent québécois fait le reste. Mais Denys Arcand poursuit là, la belle audace qui lui avait fait réaliser "Jésus de Montréal". Il y a sans aucun doute une autre manière de revisiter pour chacun les mots de l'Évangile. Ils ne sont pas injonctions et les imitations n'aboutissent qu'à des mièvreries. Ce qui ne veut pas dire que ne s'inventent pas à ras d'humanité, dans nos gestes d'attentions, nos manières de passer la mort, un évangile, c'est-à-dire un message de bonté qui sauve le jour en chaque humain. Nul n'est une île. Nul n'est jamais perdu. Nul n'est jamais si loin. La chair n'est jamais si loin de Dieu puisqu'elle en est sa demeure à jamais, qu'il se tricote dans la maille de nos jours, de nos décisions, de nos tendresses,

de nos compassions. Quand se sont effondrés les idéaux, quand les puretés se sont défigurés en génocides ou en silences complices, il reste le possible des actes de simple proximité, active, aimante, aidante.

Comme un secret de la vie vivante au fond de chacun

Finalement, il est plus chrétien qu'il en a l'air, le cinéma contemporain, par son attention au corps. C'est un constat identique que

fait le critique d'art qui lit l'art contemporain comme "insidieusement chrétien" dans son attention à la chair livrée. Ce faisant, il invite à mettre ses pas dans ceux de Nicodème, qui, à la manière de Tobit, s'occupe des corps, en prend soin, ne veut pas les laisser sans sépulture et s'attache à la dépouille du corps tombé du petit Pauvre. Par là, il atteint le point secret de la renaissance qui le lève en victoire. Un secret de la vie vivante au fond de chacun a sans doute sa racine dans l'attachement à la pauvreté du corps tombé si bas. ■

L'aventure de l'âge*

par Henri POUSSET



Henri Pousset,
ordonné prêtre à
Pontigny en 1960,
marié en 1972,
père de deux
enfants, a toujours
participé à l'équipe

Santé de la Mission de France.

BEAUCOUP d'entre nous vivent cette aventure, le grand âge. Je me souviens, gamin, que je faisais des calculs dans ma tête : combien d'années avant l'an 2000 ? Y arriver me paraissait l'impossible. Dix années de plus déjà ! Ce que nous promettaient les démographes des années 60, cette espérance de vie, s'accroît d'année en année. Nous sommes entrés dans cette société du grand âge presque subrepticement. Le débat sur les retraites en est un signe. Je n'ai aucune autorité pour parler de l'âge, sinon une grande partie de mon itinéraire. Dans un premier temps, je dirai un peu ce qui

*J'ai emprunté le titre de mon article, avec son autorisation, à un essai écrit par Pierre Guillet, médecin gériatre. Il a écrit également *Le dialogue des âges* publié chez Gallimard. J'ai lu avec intérêt le dernier livre de Marie de Hennezel et Bertrand Vergely *Une vie pour se mettre au monde*, Éditions Carnets nord.

m'a amené à investir dans cette réalité et ensuite, j'essaierai d'exprimer quelques idées fortes qui m'habitent.

Dans les années 1970, j'étais infirmier et m'étais rendu compte que l'on traitait assez mal les malades que l'on appelait classiquement "chroniques" (déjà la référence au temps), en particulier ceux qui étaient victimes d'accidents vasculaires. Si le retour à la maison n'était pas possible, on les envoyait dans les hôpitaux de long et moyen séjour que l'on appelait encore services de "désencombrement", loin de Paris, dont une des conséquences était l'isolement. Dans les années 1980, j'ai opté pour le choix d'assumer la Direction des soins infirmiers à l'hôpital d'Ivry, appelé communément encore à l'époque, hospice d'Ivry. Plus de 1500 vieillards, hommes et femmes, terminaient leurs jours dans cet univers. Dans ce lieu, j'ai rencontré des médecins et personnels soignants qui voulaient promouvoir un autre regard sur les soins aux personnes âgées. Le soin était une réponse nécessaire mais partielle, il fallait investir ce temps immobile. Nous avons même organisé à quelques-uns un colloque sur l'âge et le temps, une réflexion au-delà de la seule

prise en compte de la maladie. À la même époque, l'Association de Gérontologie du 13^e se déployait. En même temps qu'elle proposait des soins, elle accueillait dans des ateliers divers des personnes retraitées qui souhaitaient se rencontrer pour occuper leur temps libre, mais aussi pour réfléchir à ce que signifiait vieillir aujourd'hui. Connaissant bien cette association, je l'ai rejointe à ma retraite. Elle est devenue aujourd'hui "Génération 13". J'en suis le président. Plus de 400 retraités nous rejoignent dans divers ateliers créatifs, ludiques, sportifs et intellectuels, dans le souci de « **mieux vivre ensemble pour mieux vieillir** ». La couleur est annoncée. Le mot vieux a droit de cité dans ce lieu qui en plus crée du lien social. Depuis trente ans, je vis donc au contact de ce monde. Après ce raccourci trop succinct, je voudrai simplement souligner quelques convictions qui sont miennes ou que je fais miennes.

Nous sommes des survivants par rapport à nos parents ou grands-parents

Nous le devons à l'accès aux soins, au développement des sciences médicales, à une

certaine qualité de vie. Ma mère est décédée dans les années 50 à 52 ans pour une hypertension grave. J'ai la même maladie et je suis soigné depuis 20 ans. Cet exemple pour dire la qualité des soins et la qualité de la recherche médicale. Le temps du patriarcat seul dans la famille ou le village n'est plus. La sagesse qui lui était attribuée va-t-elle gagner les tribus des grands vieillards ? Il nous faut prendre en compte cette réalité. Les hommes et les femmes d'aujourd'hui vivent longtemps et relativement en bonne santé. Il n'est pas rare de voir plusieurs générations d'une même famille cohabiter ou du moins vivre en proximité. Pour autant, certains stéréotypes négatifs sur la vieillesse vont-ils changer ? Je pense qu'il faudra du temps. J'en veux pour preuve cette publicité récente qui apparaît sur nos murs. Elle en a scandalisé beaucoup : une publicité signée Virgin où l'on voit la tête volontairement cachée d'une vieille femme sur un corps de jeune fille et la légende ajoute : « Ne vieillissez pas trop vite » et plus loin : « Restons frais ». De telles images participent à la négation du vieillir. Nier ce temps du vieillir est la meilleure façon de mal vieillir.

Le passage du travail à la retraite est difficile

C'est un temps de ruptures. Un rapport nouveau au temps va s'établir. Les contraintes changent, de nouvelles apparaissent. Que faire de ce temps libéré du travail ? Des solidarités nouées au travail s'amenuisent. L'image du théâtre a souvent été mièvre à la retraite. Nous avons joué un rôle, il faut en inventer un nouveau. Nous devons nous défaire de ce qui n'est plus pour appréhender d'autres horizons. Le temps de la famille n'est plus le même. Les enfants ont grandi, ils mènent leurs chemins. Le temps du face à face est plus long dans le couple. Souvent des femmes sont venues me voir, cherchant une occupation pour un mari qui s'ennuie. Cette demande signifiait sans doute aussi que l'épouse supportait mal ce face à face quotidien et répété. Cela peut devenir un temps dépressif si l'on n'y prend garde, un lieu de conflits, parfois de ruptures. Le travail, sans s'en rendre compte ou en s'en rendant compte, faisait passer au second plan le temps de la famille. La retraite va être un temps de vérité obligé. Je crois que beaucoup passent par ces moments de vérité. Ils sont nécessaires pour rebondir et entrer

dans ce vaste champ du temps libre qui nous est donné à la retraite. Temps libre, nous en avons rêvé ; il est là. Rappelons-nous : « Le Ministère du temps libre ». Belle utopie mais elle est là aujourd'hui. Dans le débat actuel, on parle de la retraite comme une variable de l'âge à ajuster selon les besoins économiques, on n'évoque pas cet espace long, très long après le temps du travail. Pourtant ce temps libéré doit être investi par une relation à soi-même nouvelle, inventive et créative. Des associations de toutes sortes alors créent le lien social si indispensable à la vie commune. C'est un temps également où de nouvelles amitiés vont naître. Car il y a un temps à la retraite pour créer. Et ce temps est long. Pour moi, il y a plus de 15 ans que j'ai quitté le monde du travail. De quoi rêver !

Tout le monde n'est pas égal dans la vieillesse ; tout le monde n'est pas égal à la retraite

Pour s'en convaincre, il suffit d'entendre les bruits de la rue aujourd'hui. La retraite à 60 ans, un symbole ! Pourquoi le tuer ? On dirait aujourd'hui qu'on est géré par des hommes

qui ne regardent que la ligne bleue de la comptabilité. Rappelons-nous l'allégorie du Petit Prince, la quatrième planète et le businessman. Beaucoup arrivent usés à la retraite et je peux comprendre le désir de quitter le travail. On vous fait facilement comprendre aussi que vous seriez mieux à la maison ou plus brutalement, que vous n'êtes plus performants. Plus insidieusement, que vous avez besoin de vous reposer, sous-entendu que l'on n'a plus besoin de vous. L'image de l'artisan passeur de mémoire et du bien faire n'a pas trouvé sa place dans les lieux du travail. La maladie frappe inégalement et le passage à la retraite peut fragiliser des personnes. La peur peut s'installer comme seul horizon. La moindre perte de mémoire vous renvoie aux maladies du vieillissement. Une autre inégalité affecte les ressources. Beaucoup se retrouvent avec des revenus proches des minima sociaux. Il faut survivre, ce qui n'est pas profiter du temps libre. Les images idéales du retraité sont alors confrontées à la réalité. Bien des déconvenues vont alors embrumer la vie quotidienne des retraités. Certains ne pourront plus se soigner correctement. Je prends l'exemple des prothèses auditives, leur prix est prohibitif, la surdité

qui s'ensuit va créer des tensions dans le couple par exemple, ou entraînera des conduites de retrait et donc d'isolement. Autre exemple, le coût des maisons médicalisées. Il n'est pas rare de voir des maintiens à domicile insupportables pour l'entourage ou les aidants familiaux à qui l'on fait porter des charges trop lourdes. Notre système de solidarité est souvent mis à mal aujourd'hui.

La retraite, une grande chance

Le temps libre est là comme une réalité longue à vivre.

Nous connaissons l'expression « tuer le temps » ou « s'ennuyer à mourir ». Certains se complaisent dans ce déni de vivre. Mais la grande majorité s'approprie ce temps donné pour en faire un temps riche de rencontres, de découvertes, un temps que je n'hésite pas à appeler créatif. J'ai animé pendant plus de dix ans un groupe de réflexion à l'Association "Génération 13". Deux fois par mois, nous nous retrouvons fidèlement de 10 heures à midi pour parler librement des événements. Nous nous sommes donné une règle, essayer de comprendre ce qui se passe, non

pas avec nos jugements d'autrefois, mais avec une attitude ouverte à ce qui se noue aujourd'hui. Ce compagnonnage long, très long, est vécu comme une rencontre. Sans le dire, nous savons vite qui nous sommes : nos origines, nos convictions. Nous cherchons là un sens à nos vies. Ces temps de rencontre, souhaités, sont vécus avec plaisir, plaisir de se voir et de parler. Ce monde est riche d'attente, il suffit de voir l'engouement pour toutes les activités que nous proposons. Je n'hésite pas à dire qu'il y a chez nos contemporains qui vivent cette aventure de l'âge une attente et une recherche spirituelles.

Quelle chance aussi à la retraite de pouvoir regarder son passé, de le passer au crible du temps, d'essayer parfois de l'écrire ! Ce regard est création, nos vies sont passées au van de l'histoire, il en reste des convictions désencombrées des dogmatismes de toutes sortes.

Viellir, c'est aussi ne pas nier la mort qui vient. Personnellement, j'ai un regard apaisé, je me souviens toujours de personnes que j'ai soignées. Pour certains, la sérénité était devenue une compagne à l'approche de la fin et j'ai encore présente cette parole forte : « je suis rassasié de jours, je souhaite mourir dans la paix. »

En guise de conclusion... ou de continuité, je dirai deux choses. Je médite souvent le texte de l'Écclésiaste 3, 1-2 : « *Il y a un temps pour tout... un temps pour enfanter et un temps pour mourir.* » Cette méditation si ancrée au fond des âges est toujours actuelle, elle est riche de bon sens et de sens.

Une deuxième, je n'oublie pas parents, amis et compagnons de route trop tôt partis. Et ils

sont nombreux à mesure que les années passent : « *Ils sont partis au pays du grand repos... J'entends leur voix chanter* » comme le chante un negro spiritual.

Dans la confession de la foi chrétienne, j'apprécie plus que tout cette proclamation du symbole des apôtres : « *je crois à la communion des saints* ». Je le dis toujours avec une grande conviction. ■

La troisième tranche de vie

par **Alain de BROCA**



Neuropédiatre,
philosophe,
Alain de Broca
est dans l'équipe
de la Somme,
membre de
la Communauté

Mission de France et du réseau Santé.

RESTER jeune et vivre le plus longtemps possible sont les deux leitmotiv de notre société occidentale riche. N'y a-t-il pas quelque paradoxe de ne pas savoir assumer son état face au temps ? L'enjeu du propos est de rappeler que l'homme est un être en développement permanent, que ce soit en première tranche de vie (enfance) ou en troisième (après la retraite professionnelle), et que le développement est tension entre pertes successives et mise en valeur des ressources nouvelles. Assumer cette perspective permet à chacun d'être tout en humanité, parce que tout en relation à soi et à autrui donnant un sens à sa vie, et donc à celle de celui qui le regarde¹. Cette

1. de Broca A., *Comment penser l'Homme ?*, Éd. de l'Atelier, Paris, 2009. Les idées du texte sont déployées dans ce livre.

posture anthropologique est en même temps acte spirituel pour le chrétien puisque son Dieu a tant mis en valeur l'homme en tant qu'humain dans l'incarnation de son Fils.

Du paradoxe de notre ère moderne : course vers l'amortalité

La technique a pris tellement sa part dans l'amélioration de la qualité de vie et de la quantité de jours qu'elle apparaît comme la Force qui doit permettre à l'homme de pouvoir se soustraire de sa nature. D'un homme moderne, puis post-moderne, certains parlent de transhumanité, traduisant ainsi leur désir et leur fantasme d'un homme amortal². L'homme ainsi pourrait ne plus avoir à se soucier des désagréments de la défaillance de sa nature biologique puisque la technique saura tout remplacer ou guérir. A la science de se dépêcher et de se déployer pour qu'enfin l'homme, cyborg ou chimère, n'ait plus à se soucier de ces troubles. Mais voilà, sans vouloir être rabat-joie, la nature de l'homme est d'être mortel ! Comment le vivre,

comment apprécier sa vie quand la maladie ou la déficience de certaines sensorialités (mal entendant, mal voyant, trouble du goût ou de l'odorat) amène à devoir vivre avec des manques et des handicaps ? La personne en sa troisième tranche de vie est particulièrement frappée par de tels troubles, voire touchée par des polyhandicaps. Il est évident que toutes les aides (techniques, thérapeutiques ou sociales) sont à promouvoir pour aider chacun d'entre nous à se sentir toujours humain parmi les humains. La notion de progrès ne sera ici absolument pas mise en cause. Pour autant, il faut avancer plus avant sur ce qu'est l'homme, l'homme en soi pour qu'il s'assume humain jusqu'au bout et cela, malgré ou grâce à la contingence qu'entraîne sa temporalité. En effet l'homme est un être en mouvement puisqu'il est être temporel. Que serait une sonate dont l'avant-dernière note resterait à l'infini³, si ce n'est un infini indéfinissable ? Il faut relire E. Minkowski qui rappelait : « *La mort serait-elle donc l'essor de la vie et sa suppression serait autre chose que la mort de la vie elle-même. La mort en donnant fin à la*

2. Morin E., *L'Homme et la mort*, Paris, Buchet-Chastel, 1951. Réédition, Paris, Seuil, 1970.

3. Minkowski E., *Le temps vécu*, Paris, PUF, Quadrige. (1930) 2005.

vie, l'encadre toute entière tout au long de son parcours. C'est elle qui transforme la suite ou la trame des événements de la vie en une vie. Ce n'est point en naissant mais en mourant qu'on devient une unité, un homme. »

La philosophie qui sous-tend cette dynamique est ancienne puisque déjà Prométhée était de ceux qui voulaient aider l'humain à devenir comme un dieu. Bien mal lui en a pris puisqu'il a dû subir les foudres de Zeus et la souffrance quasi éternelle de la dévoration de son foie par l'aigle royal.

Descartes⁴ soulignait aussi que la médecine ne devait pas devenir une science purement rationnelle, au risque de voir l'homme déshumanisé.

L'homme est en développement tout au long de sa vie

Pourtant, comment ne pas constater que l'homme est développement permanent ? La posture de l'homme dans une histoire fait de lui qu'il va évoluer au fil de sa vie. Personne ne

peut imaginer vouloir naître « parfait » et mourir « parfait ». Chaque étape de la vie va amener l'humain à devoir assumer son évolution qui est tendue entre gains et pertes. Il est facile d'admettre que l'enfant va gagner des centimètres, du poids, acquérir des connaissances nouvelles et s'autonomiser de mieux en mieux. Pourtant, pour chaque étape de sa vie, si l'enfant va montrer des potentialités motrices, intellectuelles et psychiques nouvelles, cela ne pourra se faire qu'en acceptant de perdre l'illusion de sa toute puissance face au monde. Et en regard de l'enfant, son alter ego, le parent notamment, va devoir tout autant perdre une certaine qualité de relation qu'il avait avec l'enfant pour s'ouvrir à une nouvelle dynamique. La relation entre un parent et un enfant avant l'adolescence n'est plus la même quand le jeune est devenu adulte, etc. Si cela est vrai pour l'enfance, cela est aussi vrai pendant toute la vie. Les deux membres d'un couple ne vivront pas leurs relations de façon équivalente au cours de leur vie. La personne arrivant à la retraite doit pouvoir accepter de perdre une certaine toute puissance sur le monde (à

4. Descartes, *Discours de la méthode*, VI. et Descartes, *Newcastle*, oct. 1645 et *lettres à Elisabeth*.

travers sa perte de fonction professionnelle) pour découvrir une autre façon de le rencontrer.

S'assumer « soi-même comme un autre⁵ » est la difficile mais magnifique perspective d'une vie d'un être temporel. Mais, comment s'assumer ainsi quand les fatigues de la biologie ou de la sensorialité et la maladie surviennent, quand le regard de l'autre aimé disparaît par sa mort et le laisse seul à devoir « survivre ». Comment ne pas se sentir exclu du monde, ce monde devenu si étrange ? La troisième tranche de la vie est particulièrement confrontée à ces difficultés. Heureusement mais sans tout positiver, ces difficultés peuvent être contenues, prévenues, voire guéries grâce aux progrès autour de la médecine et des soins. Et si besoin est, il faut répéter combien soigner les maladies, aider la biologie à ne pas amener chacun à devoir se fermer sur la douleur physique ou la souffrance psychique est à promouvoir. Sachons cependant, sans aduler la technique du soin, mettre en valeur les lieux du soin pour que l'homme qui y est reçu se sente digne (être de valeur au sens philosophique). De plus, les souffrances d'une personne en deuil

ou exclue sont des situations qui peuvent être travaillées et assumées avec le soutien et l'aide d'autres personnes qui pourront, par leur présence, l'aider à se sentir digne d'être.

A contrario, comment une personne peut-elle se sentir digne de cette humanité partagée, c'est à dire comment peut-elle donner du sens à sa vie, si autrui ne la considère que comme une somme de parties biologiques à analyser et à traiter, que comme un poids économique, ou comme une personne non performante puisqu'elle ne serait pas active au sens fonctionnel ?

L'humain est relations

Si chacun essaie de vivre au mieux sa propre expérience du monde, en vivant plus ou moins bien ses désirs, ses convoitises, ses pulsions, il doit se rappeler qu'il ne peut le faire qu'en terme de relations avec autrui. Certes, il peut penser qu'autrui n'est qu'instrument pour satisfaire ses envies, mais il devra un jour regarder ce qu'il doit à ses alter ego qui lui ont permis d'être. Comment peut-il oublier qu'il est né

5. Ricœur P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Points, Essais 330, 1996.

d'une vie donnée, qu'il s'est construit grâce à une culture offerte. Son ouverture au monde n'a pu se faire que par le don d'autrui. Il est né être-de-par-la-relation d'autrui (sa mère et son père notamment). Tout au long de sa vie, il va devenir être-en-relations en assumant son interdépendance et découvrant peu à peu qu'il est autant accouché par autrui à lui-même qu'il n'aide aussi autrui à accoucher à un autre que lui-même. Merveilleuse dimension de cet être-pour-les-relations qui devient sujet parmi les sujets, humain parmi les humains.

Donner du sens à la vie, c'est assumer son historicité

La vie est développement pendant lequel chaque étape fait comprendre le monde avec de nouvelles perspectives. Dire « *Je* » n'est possible que si l'être assume son corps propre, son ressenti au sein du monde, et lui donne alors du sens. Reprenant les quatre dimensions du mot sens (signification, sensorialité, direction, sensualité-sensibilité) l'homme donne du sens à la vie en assumant l'historicité de sa vie. Assumer du sens à sa vie, c'est accueillir le fait

qu'on a reçu les dons ultimes de la vie et de la culture (éducation, amour) et qu'il faut savoir se le rappeler ou le rappeler avec d'autres. Le passé est racines et peut être partagé, pour que les plus jeunes inscrivent aussi leur vitalité dans cette énergie transgénérationnelle. C'est dire combien chacun (notamment chaque ancien) a pour mission de partager cette histoire aux plus jeunes, sans quoi l'arbre naissant sera bien fragile face aux bourrasques de la vie. Assumer du sens à sa vie, c'est oser travailler la relation avec toutes ses sensorialités mises en éveil. Le présent est alors vécu pleinement et fortement. La perte d'une sensorialité est de ce fait terrible à vivre. A nous de transformer notre monde justement pour que l'humain qui en souffrirait puisse se considérer acteur de la relation malgré ses défaillances. Donner du sens à sa vie, c'est s'ouvrir à un futur, à une perspective. Cette perspective est certes souvent tendue vers un projet matériel à réaliser, mais renvoie bien plus à la fécondité que tout humain au fond du cœur désire laisser au décours de sa vie. Travailler sur sa fécondité en équipe aide à accueillir l'autre en retour, voire à accueillir le grand Autre. Enfin, donner du sens à sa vie,

c'est aussi pouvoir se sentir aimé et aimable par ceux qui l'entourent afin de pouvoir, avec joie, entrer aussi dans la dynamique du don de la joie de vivre à celles et ceux qui veulent bien l'accueillir. Vivre, c'est augmenter sa confiance enrichie par les moments de partage les uns après les autres. Et sur ce dernier point, il n'y a pas d'âge ou de meilleure tranche de vie pour tenter de renforcer la confiance réciproque entre toutes les personnes rencontrées.

Alors pourquoi parler de première, seconde, troisième ou quatrième tranche de vie, puisqu'en toute période de sa vie, l'homme doit pouvoir vivre, vivre ce temps de sujet, d'homme en inter-relations. Ainsi et sans méconnaître la dimension tragique de l'existence, quand une personne dit à autrui que sa vie n'a pas de sens ou n'a plus de sens, il y a sûrement plus à faire le procès de l'indifférence interhumaine que le procès de la nature. ■

C'est à nous d'écrire leur testament

par Dominique FONTAINE & Pierre CHAMARD-BOIS



Dominique et Pierre sont tous les deux membres du Comité de rédaction.

EN 2006, a été diffusé sur FR3, peu après minuit, un documentaire intitulé “Le testament de Tibhirine”¹. Même s’il fut salué par la presse, il est resté relativement confidentiel, sauf dans quelques réseaux bien informés. Début septembre 2010, le film “Des hommes et des dieux” reçoit un accueil impressionnant du public, après avoir fait événement au festival de Cannes. Cela pose une question : faut-il qu’un épisode historique entre dans la légende pour qu’il se mette à “parler” ? Mais est-il juste de qualifier de légende²

1. Réalisation : Emmanuel Audrain. Producteur : Gilles Padovani. Disponible en DVD. On pourra consulter le site <http://www.letestamentdetibhirine.com>.

2. Le terme de légende désigne étymologiquement *ce qui est à lire*. Dans les monastères on lisait et on lit encore parfois des *légendes* de saints, ce qui est à dire de leur existence, non du point de vue de l’exactitude historique, mais du témoignage que leur vie peut inspirer. Progressivement la légende a pris le sens de fiction.

une reconstitution cinématographique des derniers mois qui conduisirent à la mort des moines chrétiens installés en terre d'Islam ? Et qu'est-ce qu'un testament quand on évoque le testament spirituel de Christian de Chergé ? Ou quand on écrit la biographie spirituelle de quelqu'un ?

Dans les réflexions qui suivent, Dominique évoque ce qu'est une écriture testamentaire à travers la pratique d'écriture de la lettre épiscopale à la mort d'un membre de la Communauté Mission de France. Puis un prolongement jusqu'aux écritures que constitue la Bible est proposé par Pierre.

La signature d'une vie

Dominique :

J'ai du mal à comprendre les gens qui laissent en testament un texte fixant ce qui doit être dit à leurs obsèques, en termes de prières, cantiques et textes bibliques. Il y a dans cette démarche quelque chose qui me gêne profondément, une sorte de volonté de garder barre sur sa vie après sa mort, de déterminer l'interprétation que les autres vont en donner.

Quand ma mère est morte, le jour de ses 80 ans, nous étions tous réunis, mes frères et sœurs et moi-

même, autour de son lit d'hôpital. Nous avons pu célébrer l'eucharistie auprès d'elle. Elle était très faible, recroquevillée dans son lit. J'ai lu l'Évangile du jour, celui du pharisien et du publicain. J'ai voulu la réveiller un peu en lui disant : « Maman, écoute, cet Évangile, tu le connais bien. » Elle est morte dans la nuit. Le lendemain, mon frère m'a confié qu'elle avait murmuré en même temps que moi la dernière phrase : « Qui s'abaisse sera élevé. » Un ami prêtre qui l'avait accompagnée depuis longtemps et à qui je racontais cela m'a dit : « Tu vois, à travers cette parole, votre mère a signé sa vie. » Signé... comme on met sa signature au bas d'un testament. Signé... au sens que cette parole disait l'essentiel de sa vie, cette humilité foncière qui la caractérisait.

Mais justement, ce testament, il nous était donné à nous de l'écrire. Cette parole de l'Évangile qui lui avait échappé et qui "accomplissait" sa vie est devenue plus forte encore quand nous avons découvert que le mot de l'Évangile est celui que nous traduisons en français par ressusciter : « Qui s'abaisse sera... ressuscité ! » Notre mère, sans le vouloir, nous annonçait la résurrection. On pourrait bien nous dire : « mais elle n'en était pas consciente », rien ne pourra ôter de notre cœur cette parole que

nous avons reçue de Dieu à l'occasion de la mort de notre mère. Et c'est après sa mort, dans la relecture que nous avons pu faire entre frères et sœurs, avec cet ami prêtre et à l'occasion de la cérémonie des obsèques, que ce testament nous a été donné.

Écrire et célébrer devant la totalité d'une existence

L'expérience d'écrire la lettre de l'équipe épiscopale, qui évoque la vie d'un membre de la Communauté Mission de France décédé, est souvent du même ordre. Christoph Theobald disait lors de l'université d'été de 2006 sur la résurrection : « *Il y a des situations individuelles et collectives qui ont la vertu d'ouvrir subitement notre regard sur la totalité de notre existence* »³, et la mort de quelqu'un est de celles-là. Quand la vie de quelqu'un est interrompue par la mort, nous sommes tout à coup placés devant la totalité de son existence. Et alors, peu à peu, apparaît une parole qu'on pourrait qualifier de testamentaire. On se plonge dans les écrits de la personne, dans des comptes-rendus de réunions d'équipe, on téléphone à des amis divers qui l'ont

bien connue, à des membres de sa famille. La narration de sa vie prend forme. Ce n'est pas l'objet d'une écriture purement individuelle, la lettre est relue et corrigée à plusieurs. Il y a aussi les témoignages recueillis après réception de la lettre, il y a les dialogues dans la préparation de la cérémonie des obsèques. Et il y a ce qui affleure ou même se révèle clairement dans la célébration où nous remettons "à Dieu" la personne.

Pour illustrer mon propos, je voudrais évoquer deux prêtres de la Mission de France décédés récemment.

Damien Mignonneau est mort en mai dernier. Il disait qu'il faisait partie des "dudules moyens" de la Mission. Il avait même des complexes car il n'avait jamais eu d'insertion professionnelle et avait toujours été seulement en paroisse. Il aimait jouer de l'orgue et surtout il aimait prêcher. Ces dernières années, son obsession était de relire et de classer les 20 kg de textes d'homélies qu'il avait tapées sur sa vieille machine et qu'il conservait précieusement. Pour lui faire plaisir, je lui avais demandé lors de mes dernières visites de m'en envoyer quelques-unes qui étaient importantes pour lui.

3. LAC n° 237, octobre 2006, p. 57.

Je les avais lues distraitemment. Je les ai relues après sa mort, pour préparer l'homélie de ses obsèques. Et voilà que sur la trentaine de lettres qu'il m'avait données, j'ai découvert avec étonnement que la plupart concernaient la résurrection. J'ai fait part de cette découverte dans l'homélie : « Je me suis rendu compte que la question qui a animé sa vie était celle-ci : Comment comprendre la résurrection de Jésus ? Comment l'exprimer dans un langage qui puisse parler non seulement aux chrétiens pratiquants, mais aussi à ceux qui viennent une ou deux fois dans leur vie à l'église et pour qui notre langage est souvent si hermétique ? J'ai découvert avec étonnement que Damien remettait cette question cent fois sur l'ouvrage, année après année, dimanche après dimanche. Des homélies de Damien se dégagent quelques points forts pour exprimer la résurrection : elle n'est pas une réanimation de cadavre, ni l'immortalité de l'âme, ni la continuation dans des descendants, ni bien sûr la réincarnation. Ce n'est pas entrer dans un autre monde imaginaire, c'est une autre façon de vivre le monde, une façon nouvelle de vivre, puisée à la source qu'est le Christ. C'est une façon de vivre qu'il faut accueillir et non gagner par nos efforts. C'est une vie présente en nous comme la fleur dans la graine, comme le

chêne dans le gland. Il disait : *“ Cette vie nouvelle se manifeste dans nos pauvres vies quand nous aimons les autres comme Jésus les aime. Dire “ je crois à la résurrection de la chair ”, cela signifie : Je crois que Jésus est la source intarissable d'une vie qui jaillit déjà en moi, et que, dans la mesure où je vis en communion avec lui, mes actions et ma vie tout entière acquièrent dès maintenant une dimension infinie, une valeur éternelle. ”* »

Tel est le testament que nous laisse Damien, un testament qu'il n'avait pas exprimé comme tel, dont peut-être il n'était pas entièrement conscient, un testament qui se révèle après sa mort et qui nous remet devant un élément essentiel de la vocation de la Mission de France : comment comprendre et exprimer la résurrection de façon audible pour nos contemporains ?

Un testament écrit avec le souffle de l'Esprit

Laurent Didier est décédé fin août. Il a vécu des dépressions nerveuses à répétition et un grave accident de voiture a altéré son psychisme. Après son arrivée en maison de retraite, il a été, pendant plusieurs années, très agressif, au point de choquer des

membres du personnel qui savaient son identité de prêtre. Et puis, dans les derniers mois, il s'est transformé et est entré dans une vraie sérénité. Pour les obsèques, la première lecture du jour était la lettre de Paul aux Corinthiens où celui-ci écrit : « *Le langage de la croix est puissance de Dieu* »⁴. En lisant ce passage du Nouveau Testament avant la cérémonie, j'ai eu tout à coup le sentiment que la vie de Laurent s'éclairait. Ce qui m'a fait dire dans l'homélie : « Cette parole de Paul prend vraiment sens devant le grand malade que Laurent a été. La croix qu'il a portée a été lourde. Et si ce qu'a vécu Laurent, particulièrement ces dernières années où il était complètement démuné matériellement, physiquement et psychiquement, c'était une façon de donner chair à cette parole de Paul ? Une façon de nous en révéler un sens profond ? Paul parle de la folie de la croix. La folie, c'est le mot que nous avons tendance à employer pour la maladie de Laurent. Il y a eu aussi une folie à continuer à l'accompagner dans ce chemin de traversée des ténèbres du psychisme. Cette folie participe à la folie de Dieu qui veut qu'aucun de ses enfants ne soit perdu. Nous

pouvons dire aujourd'hui : dans les cris de son agressivité, il proclamait un Messie crucifié. "*Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?*" Et puis dans les moments discrets de joie qui affleuraient dans sa conscience ces derniers temps, avec le personnel et avec nous, quand il se mettait à fredonner une chanson ou un cantique, à faire de l'humour, quand ses yeux brillaient à l'évocation de ses amis prêtres de la Mission de France, Laurent nous révèle alors qu'il avait retrouvé une famille, qu'il avait retrouvé le fil, renoué les liens avec ceux qui l'avaient rencontré durant sa vie. L'autre jour, nous avons reparlé des morts. Et il a murmuré soudain : "*Et la maman aussi ?...*". Il renouait avec sa mère. Il avait traversé. Lui qui conduisait tant de jeunes en escalade sur les sommets, était passé sur l'autre versant. Lui qui avait emmené tant de jeunes au large était passé sur l'autre rive. L'autre versant de la folie de la croix... la résurrection... Ce lien renoué est un lien si fort que rien ne pourra le défaire, c'est celui que le Christ a noué entre l'humanité et son Père. C'est ce lien qui nous gardera reliés à Laurent et que nous signifions dans l'eucharistie. »

4. 1Co 1,17-31.

Le mot testament évoque habituellement l'expression explicite des "dernières volontés" du défunt, consignées par lui-même dans un écrit. Je n'en mets pas en cause l'utilité pour la répartition du patrimoine du défunt par exemple. Mais n'y a-t-il pas une autre "écriture testamentaire" qui n'apparaîtra qu'après notre disparition, quand nous serons dépossédés de notre vie ? Un testament qui sera écrit par d'autres et qui sera, comme dit encore Paul, « *un document écrit dans les cœurs, que tous les hommes peuvent lire, un document venant du Christ, écrit non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant* »⁵ ?

Une écriture testamentaire

Pierre :

Les écrits autobiographiques se développent aujourd'hui, autant chez les écrivains de profession que chez des personnes anonymes. On peut y voir là deux raisons. L'une tient à la disparition de la

transmission orale qui se faisait dans le cadre familial où plusieurs générations coexistaient. Désormais, il n'y a plus ni le temps, ni l'occasion de ces longs témoignages qui permettaient aux anciens de mettre en perspective l'ensemble de leur vie et de l'offrir à ceux qui suivent dans l'ordre des générations. Il reste alors un document écrit de sa propre main ou par le truchement d'un écrivain biographe⁶. Dans cette écriture, on peut trouver un récit de vie, l'énoncé de convictions, des mots de pardon qui n'ont jamais pu se dire... Une autre raison est sans doute le désir de maîtriser ce qu'on laisse, d'éviter le jugement injuste ou partiel des autres. Cette pratique est caractéristique de l'individu contemporain, seul juge de lui-même, cherchant à donner un sens à sa vie à partir de lui. Dans tous les cas, elle a souvent des vertus thérapeutiques sur des blessures, regrets et ratés qui jalonnent une existence car ne se trouvent que rarement des oreilles pour entendre la "confession".

Par contre les biographies offrent à leurs auteurs la possibilité d'actualiser les vies mises par écrit, de trouver les mots, les récits, les paroles qui

5. 2 Co 3,2-3.

6. Cf. le témoignage de Gersende de Villeneuve dans ce numéro de la LAC.

font sens pour ceux qui restent. Elle permet de décanter ce qui pourra s'incarner dans les héritiers, non pas forcément sur le registre d'une fidélité ou d'un prolongement, mais sur celui du don du désir de vivre. La vie belle et bonne de ceux qui ont présidé à nos naissances appelle une vie belle et bonne chez nous, leurs successeurs. La cruauté, la trahison ou le mensonge qui affectent aussi la vie de tout un chacun à des degrés divers, mis lucidement par écrit, appellent à ne pas reproduire la même chose à la génération suivante, à rompre le cycle infernal du ressentiment par un pardon offert *post mortem*.

La biographie peut aussi devenir *légende*, « ce qui est à dire », pour qu'une parole soit entendue dans le récit d'une vie remise en scène. Une telle démarche éloigne de l'exactitude historique pour permettre d'accéder à une vérité plus profonde : la personne n'a pas fait précisément ce qui est narré, ni n'a dit au mot près ce qu'on met dans sa bouche, mais elle aurait pu le faire ou le dire, et cela permet d'accéder à ce qui en elle dépasse sa particularité mortelle, à sa singularité dans ce qui nous relie les uns aux autres au-delà du temps et de l'espace. Chacun sait désormais que la Bastille ne fut pas à proprement parler prise le 14 juillet 1789,

mais que cette légende dit fort bien comment des hommes et des femmes se sont levés contre l'arbitraire d'un despotisme. Certes, il y faut du discernement, car des légendes peuvent être inventées au service d'un pouvoir, d'une idéologie, d'un groupe qui cherche à s'auto-justifier. Mais les dérives ne doivent pas faire renoncer aux trésors qui viennent s'inscrire dans ces bonnes nouvelles que furent des vies ou des événements dans l'histoire.

Les évangiles sont des écrits doublement testamentaires. Jésus semble n'avoir laissé aucune trace écrite. Ses disciples et apôtres ont témoigné dans des biographies orales ce qu'ils avaient compris de ce que faisait et disait leur maître. Jésus s'est confié à la mémoire, aux idées reçues, aux malentendus de ses témoins. Bien inspirés, ils n'ont pas cherché à reproduire ce qu'ils avaient vu, entendu, touché du Verbe de Dieu ; au contraire ils ont dit en parlant de Lui comment Il avait transformé leur vie, jusqu'à l'affirmation inouïe de sa résurrection, comment Il était déjà le Ressuscité avant même d'avoir fini son existence terrestre sur la croix des malfaiteurs.

Mais ces témoins n'ont sans doute pas écrit eux-mêmes ces évangiles que nous connaissons. D'autres, à leur mort ou proches de leur mort, ont

éprouvé la nécessité de mettre par écrit ce que ces premiers témoins leur avaient transmis oralement. Cette double distance avec “l’original” est peut-être perte d’information, mais surtout elle a permis que soit mis par écrit ce qui permet aux générations qui vont suivre d’expérimenter ce qu’ont vécu ces

premiers, de nous rendre contemporains de la vie même du Ressuscité.

Chaque vie humaine peut alors donner lieu à la proclamation d’un évangile, d’une bonne nouvelle, quand elle est relue à la lumière de celui qu’on appelle la Lumière du monde⁷. ■

7. Nous ne pouvons ici que conseiller la méditation dans cette perspective de la première épître de Saint Jean, véritable testament laissé à “ses petits enfants”.

Pour une spiritualité du grand âge

par Michel RONDET



Né en 1923, jésuite depuis 1942, Michel Rondet a toute sa vie exercé un ministère d'accompagnement spirituel

(maître des novices, enseignant, animateur de retraites, écrivain*).

Nous avons tous espéré qu'avec la diminution prévisible de nos activités à l'approche du grand âge, nous allions libérer du temps pour la prière, la lectio divina, les rencontres gratuites... tout ce que nous avons espéré faire sans y parvenir jamais. La réalité se révèle différente : le temps libéré est vite rempli par de multiples préoccupations de santé, d'organisation... Nous perdons beaucoup de temps à rechercher ce que nous avons égaré, notre rythme de vie se ralentit, les rencontres nous fatiguent. Bref nous vieillissons et tout nous devient plus difficile, la prière aussi.

* Il a publié entre autres *Petit guide de la prière*, DBB et *Laissez-vous guider par l'Esprit*, Bayard.

Pourtant l'Esprit Saint ne vieillit pas en nous, mais il nous appelle à accueillir de nouvelles formes de vie spirituelle. Il y a quelques années déjà, Jean Debruyne avait écrit dans "Vermeil" un bel article « *Dieu n'a pas vieilli* », faisant parler Dieu à la manière de Péguy. Il écrivait : « *Mon Fils a vécu votre vie, il a eu froid, chaud, soif, il a ri, il a pleuré, il a eu mal... Il n'y a que la vieillesse qu'il n'a pas pu connaître parce qu'il a été assassiné avant [...] Tout ce que mon Fils n'a pas eu le droit de vivre, c'est vous qui êtes en train de le vivre. Tout cet amour que mon Fils n'a pas eu le temps de planter en vieillissant, c'est vous qui l'inventez. Toute cette espérance que mon Fils n'a pas eu le temps de semer, c'est sur vous que je compte pour la faire pousser.* » (Vermeil, fév.-mars 2001). Il y a donc bien une vocation du dernier âge, à nous de la découvrir et de la vivre.

Il pourrait s'agir pour nous essentiellement de nous ouvrir à **une vraie pauvreté** spirituelle. La pauvreté a toujours été une question dans nos vies ; nous avons cherché sans jamais parvenir vraiment à vivre de la pauvreté du Christ. Les renoncements successifs que l'âge nous impose nous y conduisent. Il y a tant de choses que nous

ne pouvons plus faire, que nous ne maîtrisons plus. Notre mémoire nous abandonne, nos facultés sensorielles (audition, vue, mobilité...) diminuent. Nous pouvons lutter pour ralentir cette évolution, nous ne pouvons pas l'empêcher. On voudrait nous persuader que l'on peut rester jeune, ce n'est pas vrai et si nous nous faisons illusion, l'attitude des autres à notre égard, ne serait-ce que leur compassion, nous rappellerait à la réalité. L'âge nous dépouille peu à peu de beaucoup de choses que nous n'aurions pas eu le courage d'abandonner. Plutôt que de nous y résigner, nous pouvons y trouver l'occasion de vivre enfin la béatitude évangélique des pauvres.

Saint Paul, affronté dans sa vie apostolique à toutes sortes de difficultés, ne cesse de faire l'expérience que « c'est lorsqu'il est faible qu'il devient fort ». Faibles nous le devenons de plus en plus. Si nous avons eu le sentiment de tenir une place, de compter pour un certain nombre de gens, nous devons constater que cette influence s'effrite et que la vie continue sans nous, en dehors de nous. Insensiblement, les années nous conduisent à **la dernière place**. Au lieu de nous en affliger, sachons y retrouver le Christ qui nous

y attend pour nous configurer à lui. Ce peut-être aussi pour nous une source de confiance. Notre faiblesse nous donne une place privilégiée dans la sollicitude de Dieu, nous pouvons nous y abandonner en toute sérénité.

Notre prière aussi va changer : la somnolence nous gagne vite, nous avons du mal à concentrer notre pensée, nous nous laissons envahir par des préoccupations futiles. Acceptons d'avoir **une prière de pauvre** : de nous tenir en silence devant Dieu, n'ayant rien d'autre à offrir que nos mains vides. Retrouvons le chemin de prières simples, que nous avons peut-être méprisées : le chapelet, les litanies, les cantiques de notre enfance, les versets de psaumes répétés. Il peut être bon, tant qu'il en est encore temps, de meubler notre mémoire des trésors de l'Écriture qui pourront remonter spontanément à nos lèvres quand nous n'aurons plus la force de chercher nous-même cette nourriture.

Le grand âge peut être aussi celui de **la foi difficile**. Des questions, des doutes occultés dans la ferveur de l'action peuvent resurgir à ce moment-là. Et si tout cela n'était qu'une illusion,

un rêve consolant, si j'avais fondé ma vie sur une chimère ?... Pensées d'autant plus obsédantes que nous devons constater que notre vie est derrière nous, qu'elle ne sera jamais ce qu'elle a été, ce qui peut être difficile à accepter. Il faut alors une foi vive pour tout remettre à Dieu dans l'espérance que son amour viendra transfigurer et accomplir ce que nous avons si médiocrement réalisé. Aussi est-il important de nourrir et de fortifier notre foi dans les promesses du Christ : le royaume préparé pour nous, la vie éternelle offerte à notre foi, l'accueil des fils adoptifs dans la gloire du Père. Oui, comme le dit l'Épître aux Éphésiens : « *Béni soit le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles aux cieux dans le Christ. C'est ainsi qu'il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs en Jésus Christ* » (Eph. 1,3-5). Les générations qui nous ont précédés avaient le souci de se préparer à la mort, mais nous aurions tort d'arrêter notre regard sur la mort comme sur une fin. Comme me l'a dit un jour une chrétienne de grande foi : « *Il y a longtemps que je ne prépare plus ma mort,*

mais ma résurrection. » C'est plus vrai et plus dynamisant : préparer dès aujourd'hui, au cœur même de mes diminutions physiques, mon être ressuscité, celui qui, à l'image du Christ, saura irradier la charité dans ses relations.

En nous ouvrant à la pauvreté spirituelle, l'âge libère en nous un dynamisme de l'Esprit qui va permettre à ce qu'on pourrait appeler **les fruits de l'automne** de se développer dans nos vies, j'en évoque quelques uns :

La sérénité. Des crises ont pu agiter nos vies, leur violence s'est atténuée en même temps que nos responsabilités diminuaient. Le ciel est maintenant dégagé et, forts de notre expérience, nous relativisons nos indignations passées et nous savons mieux percevoir l'essentiel. Sérénité qui dans la foi ouvre sur l'espérance. Nous avons tous connu des personnes âgées dont la seule présence était pacifiante. Il émanait d'elles une sagesse qui n'était pas chagrine parce qu'elle savait reconnaître la beauté de la vie dans le quotidien le plus humble.

La compassion. Les épreuves du vieillissement peuvent nous replier sur nous-mêmes, elles peuvent aussi nous ouvrir à la souffrance

d'autrui. Du sein de notre vulnérabilité, nous saurons mieux trouver les mots qui consolent, les gestes qui apaisent et réconfortent.

Le pardon. La vie nous a fait traverser bien des conflits. Il peut nous en être resté des ressentiments contre notre éducation, contre l'Église et ses responsables. Tout cela nous encombre et nous aigrit, il est temps de transfigurer ce passé dans la lumière d'un pardon généreusement donné. Il sera pour nous libérateur et fera de nous des artisans de paix, des hommes réconciliés autour de qui l'unité et la fraternité peuvent se refaire.

L'émerveillement. Libérés de l'obligation d'entreprendre, de faire, nous pouvons porter sur le monde un regard plus contemplatif et cultiver en nous les vertus d'émerveillement, celles de l'enfance et du grand âge. Redevenir capables de nous étonner de la beauté du monde dans ses aspects les plus simples : une fleur, le vol d'un oiseau, un coin de ciel bleu, le rire d'un enfant... Tout ce qui faisait dire au psalmiste « que tes œuvres sont belles... » !



Recevoir avec reconnaissance la béatitude des pauvres, aimer la dernière place, se reconnaître dans la prière du publicain, cueillir les fruits de l'automne... Voilà ce que nous pourrions tenter de vivre en notre dernier âge. Ne serait-ce pas un des plus beaux témoignages d'espérance à donner au monde qui nous entoure ? Trop souvent il nous considère comme inutiles parce qu'improductifs, condamnés à une existence

sans signification et sans bonheur. Offrons-lui le visage d'une vie sereine dans l'épreuve, illuminée par l'espérance de la Résurrection. Une résurrection qui est déjà commencée dans la mesure où nous pouvons dès aujourd'hui vivre les attitudes qui seront celles du Royaume de Dieu : la bienveillance, la solidarité, la charité fraternelle. Préparer sa résurrection, c'est vivre aujourd'hui ce que le Christ va pouvoir diviniser. ■

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

(Livres reçus depuis Septembre 2010)

Peter-Hans KOLVENBACH	<p><i>Suivre le Christ, un choix exigeant</i></p> <p>L'auteur, ancien Supérieur général de la Compagnie de Jésus, partage son expérience de suite du Christ, du sens de la charité, de la vie en Église, de l'option préférentielle pour les pauvres, en lien avec les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola.</p>	<p>DDB</p> <p>306 pages</p>
Paul VALADIER	<p><i>La part des choses Compromis et intransigeance</i></p> <p>Ce livre est une critique de l'attitude intransigeante et un plaidoyer pour un compromis bien compris, seul capable de faire droit à ce qu'il en est de l'homme et de ses relations, tant avec la nature qu'avec les autres.</p>	<p>Éd. Lethielleux</p> <p>212 pages</p>
Vito DEL PRETE	<p><i>La Bonne Terre Réflexions sur l'Évangélisation</i></p> <p>Ce livre est un recueil systématique des écrits du Père Vito Del Prete, secrétaire général de l'Union Pontificale Missionnaire</p>	<p>Édité par Emilia Paola Pacelli</p> <p>356 pages</p>
Marie-Hélène ROBERT	<p><i>Israël dans la mission chrétienne Lectures de Romains 9-11</i></p> <p>Vigoureux appel à l'unité entre juifs et gentils comme condition nécessaire à la mission chrétienne, la lettre aux Romains de Paul a-t-elle été entendue dans l'histoire ? M.-H. Robert explore la réception diversifiée de Rm 9-11 au fil des siècles. Ce livre ouvre des perspectives stimulantes pour la missiologie.</p>	<p>Éd. Cerf Lectio divina</p> <p>316 pages</p>
Michel GIGAND, Michel LEFORT, J.-M. PEYNARD, José REIS et Claude SIMON	<p><i>La sortie de religion, est-ce une chance ?</i></p> <p>L'équipe des Prêtres Ouvriers de Caen, dont fait partie Claude Simon, prêtre de la Mission de France, rassemble dans ce livre la réflexion qu'elle mène depuis plus de vingt ans.</p>	<p>Éd. l'harmattan</p> <p>192 pages</p>

La communion par la diminution

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN est né en Auvergne, le 1^{er} mai 1881, il meurt le 10 avril 1955, jour de Pâques, à New York.

Il est entré à dix-huit ans au noviciat jésuite d'Aix-en-Provence. Il est ordonné prêtre en 1911, après quatre ans de séminaire théologique en Grande-Bretagne. Il rejoint en 1912 le Muséum d'histoire naturelle de Paris. À partir de là, Teilhard va mener de front une carrière scientifique de paléontologue qui le conduira sur tous les chantiers fossilifères de la planète et une réflexion théologique novatrice qui lui vaudra la mise au silence par le Vatican. La passion de Teilhard a été de réconcilier la pensée scientifique et la foi chrétienne, en particulier en intégrant l'évolution (de la matière, du vivant, de l'homme) dans sa vision de l'Univers et de la Création. L'axe principal de sa conception du monde est l'idée que plus la matière se complexifie dans ses arrangements, plus monte le degré de conscience. C'est dire qu'il a été attentif à tout ce qui construit le cosmos et l'humanité, aux forces vives et créatrices dans tous les domaines de la vie. Cependant, il n'y a pas que ces forces auxquelles il a été sensible et il sait d'expérience la poids du Mal et de la souffrance : ce qu'il appelle les "passivités". Le texte que nous présentons est extrait de son livre *Le Milieu Divin*. Il y médite sur la vieillesse et la mort.



présenté par
Jean-Marie PLOUX

« Mon Dieu, il m'était doux, au milieu de l'effort, de sentir qu'en me développant moi-même, j'augmentais la prise que vous avez sur moi; il m'était doux, encore, sous la poussée intérieure de la vie, ou parmi le jeu favorable des événements, de m'abandonner à votre Providence. Faites qu'après avoir découvert la joie d'utiliser toute croissance pour vous faire, ou pour vous laisser grandir en moi, j'accède sans trouble à cette dernière phase de la communion au cours de laquelle je vous posséderai en diminuant en vous.

Après vous avoir aperçu comme Celui qui est "un plus moi-même", faites, mon heure étant venue, que je vous reconnaisse sous les espèces de chaque puissance, étrangère ou ennemie, qui semblera vouloir me détruire ou me supplanter. Lorsque sur mon corps (et bien plus sur mon esprit) commencera à marquer l'usure de l'âge ; quand fondra sur moi du dehors, ou naîtra en moi, du dedans, le mal qui amoindrit ou emporte ; à la minute douloureuse où je prendrai tout à coup conscience que je suis malade ou que je deviens vieux ; à ce moment dernier, surtout, où je sentirai que je m'échappe à moi-même, absolument passif aux mains des grandes forces inconnues qui m'ont formé ; à toutes ces heures sombres, donnez-moi, mon Dieu, de comprendre que c'est Vous (pourvu que ma foi soit assez grande) qui écartez douloureusement les fibres de mon être pour pénétrer jusqu'aux moelles de ma substance, pour m'emporter en Vous.

Oui, plus, au fond de ma chair, le mal est incrusté et incurable, plus ce peut être Vous que j'abrite, comme un principe aimant, actif, d'épuration et de détachement. Plus l'avenir s'ouvre devant

moi comme une crevasse vertigineuse ou un passage obscur, plus, si je m'y aventure sur votre parole, je puis avoir confiance de me perdre ou de m'abîmer en Vous, – d'être assimilé par votre Corps, Jésus.

Ô Énergie de mon Seigneur, Force irrésistible et vivante, parce que, de nous deux, Vous êtes le plus fort infiniment, c'est à Vous que revient le rôle de me brûler dans l'union qui doit nous fondre ensemble. Donnez-moi donc quelque chose de plus précieux encore que la grâce pour laquelle vous priez tous vos fidèles. Ce n'est pas assez que je meure en communiant. Apprenez-moi à communier en mourant.

{...}

Le chrétien n'a pas, pour pratiquer intégralement la perfection de son christianisme, à désertier devant le devoir de résistance au Mal. Dans un premier temps, au contraire, nous l'avons vu, il doit lutter sincèrement et de toutes ses forces, en union avec la puissance créatrice du Monde, pour que tout mal rétrograde, – pour que rien ne diminue, ni en lui, ni autour de lui. Dans cette phase initiale, le croyant est l'allié convaincu de tous ceux qui pensent que l'Humanité ne réussira qu'à condition d'aller laborieusement jusqu'au bout d'elle-même. Comme nous le disions en parlant du développement humain, il se trouve même plus lié que personne à la grandeur de cette tâche, puisque, à ses yeux, la victoire humaine sur les diminutions, même physiques et naturelles, du Monde, conditionne en partie l'achèvement et la consommation

de la Réalité tout à fait précise qu'il adore. – Tant que la résistance demeure possible, il se raidira donc, lui, le fils du Ciel, autant que les plus terrestres des enfants du Monde, contre ce qui mérite d'être écarté ou détruit.

Vienne alors, pour lui, la défaite, – la, défaite personnelle que nul humain ne peut espérer éviter dans son bref corps à corps individuel avec des puissances dont l'ordre de grandeur et d'évolution est universel. Pas plus que le héros païen vaincu, il ne relâchera encore sa résistance intérieure. Étouffé, comprimé, son effort demeurera tendu. Mais à ce moment, au lieu de n'avoir, pour compenser et dominer la mort qui vient, que la sombre et problématique consolation du stoïcisme (tout au fond duquel, si on l'analysait bien profond, on trouverait sans doute, comme ultime principe de beauté et de consistance, une foi désespérée en la valeur du sacrifice) il verra s'ouvrir devant lui un nouveau domaine de possibilités. Cette force ennemie, qui l'abat et le désagrège, s'il l'accepte avec foi, sans cesser de lutter contre elle, elle peut devenir pour lui un principe aimant de rénovation. Tout est perdu sur le plan expérimental. Mais, dans le domaine dit surnaturel, une dimension de plus existe, qui permet à Dieu d'opérer, insensiblement, un mystérieux retournement du Mal en Bien. Quittant la zone des réussites et des pertes humaines, le chrétien accède, par un effort de confiance au Plus Grand que lui, à la région des transformations et des accroissements suprasensibles. Sa résignation n'est qu'un élan pour transposer plus haut le champ de son activité. » pp. 94 - 98



JEAN-PIERRE DENIS

Pourquoi le christianisme fait scandale

Seuil 2010, 346 pages



Présenté par Alain LE NÉGRATE

Nos sociétés laïques occidentales ne sont plus structurées par la religion. Tout le monde convient que c'est là une bonne chose. Le processus a été largement étudié, décrit et théorisé en termes de "désenchantement du monde" plutôt que de déchristianisation. Que devient le religieux ? Les avis divergent car il faudrait d'abord s'entendre sur la définition d'une religion et beaucoup

de débats sont en cours sur la structuration des sociétés d'après la religion. Mais deux faits sont indiscutables : la permanence de la foi et l'individualisation du croire.

Jean-Pierre Denis prend acte positivement de cette évidence et bannit à la fois la nostalgie et la culpabilité qu'entretient le rappel insistant du passif de l'Église historique. La subversion évangélique au nom de l'amour n'a rien perdu de sa pertinence, au contraire.



Contre-culture

L'auteur définit le christianisme comme la nouvelle contre-culture. À savoir un christianisme périphérique, pas forcément minoritaire, renvoyant dos à dos deux positions bien connues : d'une part la position des chrétiens se fondant dans la modernité – le christianisme démissionnaire – et d'autre part l'intransigeance d'une attitude de surplomb par rapport à la société – le christianisme réactionnaire. Entre les deux, un christianisme d'objection peut constituer un pôle critique très nécessaire dans la société.

Qui dit contre-culture dit aller à contre courant de la pensée dominante, voire de la pensée unique. Depuis 1968 au moins et après la faillite des systèmes totalitaires, les valeurs des contestations libertaires se sont imposées : « *La périphérie a dévoré le centre ; la marge est devenue*

la norme » (p. 22). L'autonomie individuelle a eu raison des valeurs appuyées par presque toutes les institutions, touchant à la famille, la sexualité, la mode, le travail, l'autorité, etc. Jean-Pierre Denis saisit la chance nouvelle donnée aux chrétiens d'une posture critique. C'est comme cela que le christianisme a commencé, loin des pouvoirs. Reprenant une idée déjà développée par Jean-Claude Guillebaud¹, il montre comment l'utopie libertaire a fusionné avec le libéralisme marchand. Au bout du compte, l'individualisme exacerbé a été récupéré par la consommation de masse ; la prétendue révolution a tourné court, la liberté a été vendue.

Une féconde blessure

Il se réfère aux premiers temps de l'Église, au temps des sources, quand les communautés

chrétiennes vivaient dans les marges de l'Empire. Quand l'épître à Diognète – second siècle à Alexandrie – décrit les chrétiens dans un monde hostile comme l'âme dans le corps : « *Les chrétiens ne font pas de tort au monde. L'âme aime ce corps qui la déteste. Elle aime aussi ses membres* »². J.-P. Denis milite pour un christianisme qui renonce à un statut d'instance normative et moralisatrice. La sortie de chrétienté est sans retour. Le deuil est encore à faire dans les esprits, au prix d'un renoncement des Églises au fantasme du triomphalisme et du prestige.

L'auteur montre que, depuis les Lumières et tout au long du xx^e siècle, les philosophes, les hommes de science et d'autres encore n'ont pas réussi à mettre fin au christianisme. « *Les révolutions théoriques n'ont certes pas laissé le christianisme*

1. Jean-Claude Guillebaud *La tyrannie du plaisir*, Seuil, 1998, 391 p.

2. à *Diognète* VI,6 cité p. 221.



indemne, mais elles ne l'ont pas tué. Elles lui ont infligé à chaque fois une féconde blessure, blessure narcissique peut-être dans son fantasme de toute puissance, blessure spirituellement et théologiquement fructueuse en tout cas » (p. 136). Décomplexé, il peut se réclamer de la longue lignée des témoins de l'Évangile en France, depuis Martin de Tours jusqu'à Vincent de Paul pour mettre en avant l'apport incontestable d'une tradition au service de la personne humaine dans toute sa fragilité.

Espérer croire

Pendant la Seconde guerre mondiale, Henri de Lubac écrivait que l'humanisme athée, quelle que soit sa forme, conduit à l'écrasement de la personne humaine³. Venant après les penseurs de la déconstruction et après la faillite des systèmes totalitaires, Jean-Pierre Denis, sans

s'y référer, lui donne raison en avançant que toutes les théories et sciences qui ont prétendu mettre fin à la religion sont entrées en crise à leur tour après avoir substitué l'individu à la personne humaine : « *Désormais, il n'y a plus de personne mais des individus, lesquels exigent de la cité qu'elle se plie à leur individualité* » (p. 156). Il aurait pu interroger dans la foulée les idéologies teintées d'écologie, celles qui remettent en cause l'humanisme en effaçant les limites entre nature et culture, entre le monde animal et le phénomène humain. L'homme dépasse infiniment l'homme, selon l'heureuse expression de Pascal, l'auteur réhabilite la transcendance. L'idée de Dieu a un sens ; l'homme demeure un animal métaphysique irréductible⁴. « *Il redevient possible d'espérer croire* » (p. 141) et de défendre la vie et les personnes

fragiles mais sacrées, par-delà les frontières sociales et nationales que le christianisme ne connaît pas.

Pour un christianisme fragile

J.-P. Denis parle constamment de christianisme parce que l'Église l'intéresse moins que la culture. Contrairement à ce qu'affirment des commentateurs qui ont lu trop vite son ouvrage, il ne fustige ni les dogmes ni l'institution ecclésiale. Son propos présente un christianisme de dissidence dans le monde ultralibéral, en prenant soin de mettre en relief sa puissance d'élévation : « *Le christianisme contre-culturel doit se comprendre lui-même comme une esthétique* » (p. 298). Pour des pasteurs et des chrétiens engagés, y compris politiquement, au nom de leur foi, il est peut-être insuffisant d'en rester là car, dans son projet,

3. Henri de Lubac *Le drame de l'humanisme athée*, Éd. Spes 1945, 414 p.

4. Marcel Gauchet *La condition historique*, Gallimard, coll. Folio essais, 2005, 383 p.



le messianisme chrétien ne renonce pas à transformer le monde. La démarche positive de l'auteur rejoint pourtant celle d'Albert Rouet explorant, lui aussi, les chances d'un christianisme fragile. Le successeur d'Hilaire de Poitiers choisit délibérément de sortir de la "fatalité du nombre" au bénéfice d'une Église de conviction. Ses mots entrent en résonance avec la thèse de J.-P. Denis : « *Dans cette société où règnent des lois du marché très contraignantes, on voit se développer un individualisme exacerbé qui laisse croire aux gens que chacun peut faire ce qu'il veut à condition de respecter les règles du jeu du profit. Mais cet individualisme ne débouche pas sur la vraie liberté de l'homme. Or l'Église se situe à contre-courant de cette tendance car, si elle est fidèle à son message, sa priorité est l'homme et non le marché.* »⁵

Refonder le sens

Journaliste, directeur de rédaction au journal *La Vie*, J.-P. Denis est aussi poète. « *Seul le christianisme peut sauver le réel* », écrit-il, contemplatif de l'invisible, dans une méditation sur l'art de l'icône (p. 293). Le renouveau intellectuel, philosophique et spirituel qu'il souhaite consiste à sauver les valeurs au nom desquelles le christianisme a été combattu. Un programme de reconstruction – non pas de rechristianisation – occupe la dernière partie de l'ouvrage, dessinant la figure du chrétien contre-culturel, ni honteux, ni revendicatif : « *ressourcer la culture* », « *objecter à la conscience* », « *relier le temps* » « *dépasser le visible* », « *refonder le sens* ».

Deux visages connus donnent de l'actualité à son propos. Lambert

Wilson, interprète du prier de Tibhirine dans le film "Des hommes et des dieux". Baptisé adulte, il n'a suivi aucun catéchisme et improvise une belle formule de credo : « *Je crois que l'Évangile est totalement vrai* »⁶. Eric-Emmanuel Schmitt, philosophe et auteur à succès depuis qu'il est sorti croyant d'une randonnée au Sahara où il était entré athée, n'est plus le même après avoir ouvert les Évangiles. Tous deux se tiennent volontairement à distance des institutions. J.-P. Denis est de cette génération et de cette fraîcheur-là.

Son livre frappe assez fort dans son milieu journalistique, et c'est déjà beaucoup. Ne lui reprochons pas d'être un brin élitiste et surtout très ouest-européen ; il n'affiche aucune prétention d'écriture *ex cathedra*. ■

5. Albert Rouet *La chance d'un christianisme fragile*, Bayard 2001, p. 40.
6. in *Panorama*, septembre 2010, n°468.